N° 331 – novembre 2024 – 3 €

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

NUMÉRO COLLECTOR

30 ANS ET EN AVANT !



Illustration Stéphanie Clément

24 pages d'archives
+ 4 pages d'actu

9 771259 903008

R FOL JO 32713

édito

ON N'A PAS TOUS LES JOURS 30 ANS !

Quelque 560 journalistes curieux et engagés, 7 900 pages, 22 500 articles, 45 000 000 de signes pour des milliers de lecteurs et lectrices qui nous accompagnent et nous soutiennent depuis novembre 1994. Pour fêter cet anniversaire et ces trois décennies de journalisme, nous avons voulu marquer le coup avec un numéro collector qui se veut une photographie des trente dernières années de notre arrondissement, à travers les yeux et les plumes du *18e du mois*. Pour ça, nous nous sommes plongés dans les archives du journal, dont nous avons extrait plus de 50 articles répartis dans nos rubriques habituelles. L'objectif : mettre en avant nos quartiers, mais aussi certains grands thèmes récurrents, comme les vies associative et politique, l'urbanisme, la toxicomanie, la religion, le combat des sans-papiers et des populations précaires, sans oublier nos rubriques nature, histoire, culture et portrait.

Condenser 330 numéros en un seul relevant de l'impossible, il a fallu faire des choix difficiles. D'autant que ces trois décennies ont été marquées par de nombreux événements majeurs et une multitude d'articles de qualité. Néanmoins, pour tenter d'offrir un panorama le plus large possible et rendre hommage à l'enthousiasme de toutes les équipes bénévoles qui font ce journal depuis ses débuts, nous avons voulu représenter un maximum d'années écoulées et un maximum de signatures. De même, nous avons varié les tons, les approches, mais aussi les époques, même si nous avons moins pioché dans l'actualité des dix dernières années. Enfin, pour éviter les anachronismes ou les informations antidatées, et proposer un ensemble hétérogène, nous avons dû contracter certains papiers. Pas de panique, car à l'heure où nous écrivons ces lignes, nos archives complètes sont en cours de numérisation et seront bientôt accessibles - gratuitement - sur notre site internet.

Pour garder un contact avec l'actualité, un cahier de quatre pages est situé au centre du journal. Celui-ci peut-être détaché afin que votre numéro « 30 ans » soit 100 % collector. **LA RÉDACTION.** ●



DEUX DE NOS PLUS FIDÈLES LECTEURS NOUS ÉCRIVENT

Il y a 30 ans je découvrais *Le 18e du mois*. Je ne me souviens plus comment ou par qui je l'avais découvert, car il me semble qu'au début il ne se vendait pas dans les kiosques. Mais j'ai tout de suite été séduite.
Pourtant le titre ne me semblait pas des plus parlant – maintenant je m'y suis tellement habituée que je ne comprends plus mes réserves d'alors. Mais ce dont il était question m'intéressait : les problématiques de chaque quartier, les articles historiques passionnants de Noël Monier, les portraits d'habitants ou les éclairages sur les lieux insolites et bien sûr les annonces d'évènements, de réunions ou de spectacles à venir. Donc très vite je me suis abonnée, et depuis que Le 18e du mois arrive dans ma boîte aux lettres, au milieu d'autres périodiques, je commence souvent par lui !
J'apprécie particulièrement qu'en parlant de choses que l'on pourrait considérer somme toutes terre à terre, ou suscitant des réponses partisanes, les journalistes ne tombent jamais dans le ronchon, le larmoyant ou le « raz des pâquerettes », mais s'élèvent en donnant la parole à tout le monde et en montrant la complexité des situations ou des éléments à prendre en compte en particulier sociaux ou sociétaux. Voilà pourquoi je ne me suis jamais lassée de notre journal de quartier. Et à l'occasion de cet anniversaire je ne peux que dire : « *Longue vie au* 18e du mois *!* » ●

FLORENCE MEYER

Cher journal, de se dire que tu as 30 ans me fait éprouver deux sentiments ; le premier est l'admiration pour cette longévité, véritable exploit s'agissant d'un journal fait par des bénévoles et dont le champ d'investigation n'est que l'une de ces petites villes que sont les arrondissements parisiens; le second est l'attachement presque affectueux qui, au fil de toutes ces années, m'a lié par la pensée à tous ceux qui ont inlassablement et souvent amoureusement décrit la vie de ce morceau de Paris.
Autre chose encore: avec le recul de ces 30 années, on prend conscience que *Le 18e du Mois* a travaillé pour ceux qui plus tard voudront conna tre et peut-être raconter la vie à Paris dans ce temps et ce lieu là : ses archives sont d'ores et déjà précieuses. De compte-rendu mensuel des histoires de l'arrondissement, il s'est métamorphosé en source de renseignements pour l'Histoire de la Ville.
De quoi être fier ! ●

HENRI FABRE-LUCE

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Lilaafa Amouzou Stéphane Bardinet, Noël Bouttier, Christine Brethé, Edith Canestrier, Bertrand Combaldieu, Dominique Delpirou, Sylvie Chatelin, Marie Delouze, Nadia Djabali, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Michel Joubert, Hajer Khader-Bizri, Dominique Kopp, Annie Katz, Marie-Pierre Larrivé, David Le Doaré, Mathieu Le Floch, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Noël Monier, Erwan Perron, Rose Pynson, Maxime Renaudet, Jean-Yves Rognant, Sophie Roux, Véronique Vidalou, Jean-François Vuillerme, Pierrick Yvon, Laurence Zigliara.

Photographies et illustrations Christian Adnin, Dan Aucante, Aurélie Audureau, Tessa Chery, Stéphanie Clément, David Del Giudice, Marc Lavaud, Jean-Claude N'Diaye, Nicolas Gallon, Isabelle Goux, Fouad Houiche, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux.

Relecture Élise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original Pilote Paris

Première rédactrice graphiste Isabelle Royère

Bureau de l'association Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux Noël Bouttier, Valentina Casciu, Cornélie Paul, Maxime Renaudet.

Responsable de la distribution Anne Bayley

Responsable des abonnements Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli Marika Hubert

Directrice de la publication Sylvie Chatelin

Fondateurs Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

RETROUVEZ LE 18e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX
FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO :
PARUTION LE 30 NOVEMBRE

04-11-24 BNF DLP 708

ET HAUSSMANN CRÉA LE 18E...

Avant le 1er janvier 1860, le 18e n'existait tout simplement pas. À cette époque, l'expression « se marier à la mairie du 13e » signifiait se mettre en ménage sans passer devant monsieur le maire, car Paris ne comptait alors que douze arrondissements.

Ces douze arrondissements étaient enfermés à l'intérieur d'un mur de 24 980 mètres de long : l'enceinte des Fermiers généraux, construite vers 1780 sur le tracé de ce qu'on nomme aujourd'hui les « boulevards extérieurs » et percée de portes où étaient installés des postes d'octroi, c'est-à-dire de douane : les marchandises pénétrant dans Paris devaient en effet payer une taxe. Il y en avait à la « barrière des Martyrs », à la « barrière Pigalle » et à la « barrière Poissonnière ». Un de ces pavillons d'octroi, celui de la « barrière de La Villette », subsiste : c'est la rotonde située actuellement entre les métros Stalingrad et Jaurès.

Au début du XIXe siècle, les zones qui se trouvaient en dehors de l'enceinte des Fermiers généraux constituaient une banlieue essentiellement rurale. La commune de Montmartre, par exemple, comportait trois hameaux : l'un sur la Butte, dont les pentes étaient alors couvertes de vignes, un autre à la Goutte d'Or, village de vignerons (d'où son nom), le troisième à Clignancourt. Tout le reste, c'était des champs, semés de quelques fermes. Le village de La Chapelle, autour de son église (actuellement près du métro Marx Dormoy), était également un village de cultivateurs.

Mais dès le premier tiers du XIXe siècle, les choses changent rapidement, sous l'effet de l'industrialisation et de l'urbanisation. Dans ces banlieues, des maisons se construisent, des ateliers s'installent.

Un territoire encore hasardeux et boueux

En 1841, M. Thiers, ministre du roi Louis-Philippe, entreprend de construire à un ou deux kilomètres plus loin que le mur des Fermiers généraux une ligne d'épaisses fortifications militaires destinées à fournir à Paris une protection avancée (ces fortifications se situaient sur l'emplacement des actuels boulevards des Maréchaux : boulevard Ney, etc.)

En vingt ans, le paysage va complètement changer. La population de cette ceinture de Paris, qui était de 114 315 habitants en 1841, passe à 351 596 en 1856. À côté des cultivateurs et des petits retraités installés là, voici qu'afflue une masse d'immigrés venus de toutes les régions de France (Picardie, Bretagne, Auvergne, etc..) pour travailler comme ouvriers. Certains maîtrisent mal le français, habitués qu'ils étaient à leur langue régionale. Coupés de leurs racines et de leurs traditions rurales, ils vivent dans une totale insécurité de l'emploi : il n'existe aucune loi réglementant les licenciements, aucune allocation de chômage ou de maladie, aucun système de retraites.

Ce n'est que progressivement que cette masse prolétaire se forgera une conscience collective. Alors que la révolution de 1848 a été essentiellement le fait des ouvriers de l'intérieur de Paris, des « faubourgs », l'insurrection de la Commune de 1871 partira de Montmartre et de Belleville.

Mais autour de 1850, les municipalités de banlieue dont dépend cette zone située entre les deux enceintes, sont incapables de faire face à cet afflux d'habitants, d'entreprises, de constructions. Il se développe là une urbanisation absolument anarchique ; des rues se créent au hasard, qui ne sont souvent que des chemins boueux se terminant en impasses. Des maisons construites sur d'anciennes carrières s'effondrent. Pas d'écoles, pas de services publics, pratiquement pas de réseau d'adduction d'eau ni d'égouts. Les locaux insalubres sont légion.



▲ Entrée du château des Brouillards, rue Girardon, Montmartre, Paris, 1900.

Le château des Brouillards, l'abreuvoir et la fontaine du But. Époque de Louis-Philippe (1830 - 1848).

Le baron bat campagne

En 1853, Haussmann est nommé préfet de la Seine. Il va laisser son nom dans l'histoire en raison des formidables transformations qu'il apporte à l'urbanisme de Paris. Sa conviction est bientôt faite : il faut déplacer les barrières d'octroi jusqu'à la ligne des fortifications, et annexer à Paris tout ce qui se trouvait entre les deux enceintes.

Ce projet se heurte à une forte opposition notamment des entrepreneurs d'industrie installés « hors le mur ». Alors qu'ils paient jusqu'alors très peu d'impôts, ils craignent (à juste titre) de voir leur charge fiscale s'alourdir. D'une façon générale, le déplacement de la frontière où est perçu l'octroi va entraîner une hausse des prix pour les entreprises comme pour les particuliers. Mais Haussmann, soutenu par Napoléon III, impose son idée. L'annexion est votée en mai 1859. Et le 1er janvier 1860, Paris s'agrandit de huit arrondissements supplémentaires, englobant en totalité onze communes (Auteuil, Passy, Batignolles, Montmartre, La Chapelle, La Villette, Belleville, Charonne, Bercy, Grenelle, Vaugirard) et des morceaux de treize autres. Le 18e arrondissement pour sa part est formé des communes de Montmartre, La Chapelle et de morceaux des Batignolles et de Saint-Ouen.

Le mur des Fermiers généraux est abattu et d'importants travaux d'urbanisme sont entrepris dont le percement de grands axes (avenue de Saint-Ouen, boulevard Ornano, rue Ordener, réduisant à un rôle secondaire les anciennes voies principales qu'étaient la rue des Poissonniers et la rue Marcadet).

En 1863 débutent les énormes chantiers ferroviaires de la gare du Nord, provoquant un nouvel afflux d'ouvriers. Parallèlement, des quartiers nouveaux sont créés, où vont se construire des immeubles bourgeois afin de « diversifier » la population : au long des boulevards Barbès et Ornano, autour de la mairie, etc. Le 18e a définitivement cessé d'être la campagne. ● NOËL MONIER

Article paru en novembre 1994

LE GRAND BOOM DU BÉNÉVOLAT

Le développement de la vie associative dans le 18e est un fait majeur. On voit se créer des associations nouvelles, ou bien on voit des anciennes coordonner leur action et intervenir de plus en plus dans les prises de décision.

Une des priorités affichées par la nouvelle municipalité du 18e dès son arrivée en 1995, a été le développement de la concertation avec les associations. Dès la première année, elle a réuni un forum associatif d'où est sorti un mémorandum qui, a affirmé Daniel Vaillant, inspirerait l'action de la municipalité. L'intérêt de la municipalité pour les associations s'est manifesté par l'édition d'un annuaire des associations et surtout la création d'une Maison des associations.

Le Comité d'information et de consultation d'arrondissement (CICA), organisme prévu par la loi de 1982 et qui réunit des représentants des associations avec des élus, doit en principe se réunir une fois par trimestre.

Ce n'était pas le cas sous l'ancien maire du 18e, Roger Chinaud. Daniel Vaillant a relancé cette institution qui, au début, a suscité beaucoup d'intérêts et a vu des assistances nombreuses. Cependant, peu à peu, l'assiduité des représentants associatifs aux réunions du CICA a diminué. Cela est dû peut-être à la difficulté de cerner les enjeux des débats au CICA, et certainement au fait que les réunions spécifiques de concertation se sont multipliées déjà sous la municipalité Tiberi et surtout sous Delanoë. Cette tendance au dépérissement du CICA s'est accentuée avec la création des conseils de quartier.

Parallèlement, la vie associative s'est développée. Des associations se sont créées dans des quartiers où il n'en existait pratiquement pas auparavant, par exemple à Amiraux-Simplon, dans le quartier de l'avenue de Clichy, à la porte de Clignancourt. Comme à la Goutte d'Or, La Chapelle ou Montmartre, elles ont obtenu par leur action des résultats notables en matière d'urbanisme et d'équipements.

Ce développement de la vie associative est très positif. Un des principaux objectifs de notre journal (lui-même créé par une association) était d'en rendre compte. Mais il pose évidemment des questions qui méritent réflexion : la composition sociologique des associations reflète-t-elle la diversité de la population ? Comment appréhender les conflits qui peuvent surgir entre des associations ayant des points de vue opposés sur tel problème ? Quelles relations entre associations et pouvoir publics ? ●

NOËL MONIER

Article paru en janvier 1997

LES ASSOCIATIONS ENTRENT À LA MAISON

La Maison des associations du 18e devrait ouvrir fin mars. Un équipement à leur disposition fonctionnant pour elles et avec elles.

Cet équipement municipal de proximité, dont le fonctionnement a été conçu en concertation entre la Mairie du 18e et un groupe de travail d'associations volontaires, offrira des services et du conseil aux associations et des informations sur la vie associative au public. La Maison des associations du 18e, située 15 passage Ramey, a été conçue pour accueillir et renseigner un public intéressé par la vie associative. Mais surtout, les associations y trouveront un ensemble de services mis à leur disposition.

Une maison pour quoi faire ?

Quatre salles de réunion et cinq bureaux sont destinés à l'usage des associations, pour tenir des permanences, recevoir du public, travailler, organiser des réunions liées à la vie de leur association. Une photocopieuse et des téléphones seront à leur disposition pour les activités de permanence ainsi qu'une salle informatique de cinq postes équipés de logiciels de traitement de texte et connexion à Internet. Une salle de reprographie située en sous-sol est destinée aux photocopies en nombre, mais, afin d'éviter le gaspillage, il faudra apporter son propre papier.

Les associations qui le souhaitent pourront également stocker leurs documents de travail dans des casiers amovibles, facilement transportables, entreposés au sous-sol.

Enfin, il y aura une centaine de boîtes postales pour recevoir du courrier et une domiciliation juridique sera également possible, mais sous certaines conditions. Une base documentaire est actuellement en cours d'élaboration : éléments de législation, information sur les expériences associatives nouvelles et journaux associatifs.

Comment sera-t-elle gérée ?

L'accès aux salles de réunion sera également possible ponctuellement en dehors des jours et des horaires d'ouverture, grâce à un système de badge électronique à réserver auprès de l'accueil.

C'est ici que réside la véritable originalité de la Maison des associations du 18e. C'est un conseil d'orientation composé d'associations qui définira les orientations de la Maison et formulera des propositions sur la vie associative. Ce conseil sera composé de dix-huit membres, représentant chacun une association différente élue pour trois ans par et parmi les associations inscrites. Il élira un bureau, composé de trois associations et chargé de le représenter au sein du comité de pilotage, qui rassemblera également le maire du 18e, le directeur général de la Mairie et la directrice de la Maison des associations. Il s'agit donc d'un fonctionnement partenarial en collaboration avec les associations. ●

ANNE FARAGO

Article paru en mars 2004

BRIGITTE BATONNIER DIRECTRICE DE LA MAISON DES ASSOCIATIONS

Juriste dans le civil, Brigitte Bâtonnier connaît bien le monde associatif pour y avoir exercé des fonctions de salariée et de bénévole. Figure marquante de l'équipe de rédaction du *18e du mois* de février 1998 à novembre 2003, présidente de l'Association des amis du 18e du mois pendant trois ans, elle a établi des contacts avec de nombreuses associations de notre arrondissement. Elle a joué un rôle actif dans le collectif PUMA-18 (Pour une Maison des associations dans le 18e), puis dans le groupe de réflexion formé de représentants associatifs autour de l'adjointe Martine Timsit, pour préparer cette Maison. ●

A.F.

Article paru en janvier 2004

LA FIN DES CONTRATS AIDÉS

Début août, la ministre du Travail, Muriel Pénicaud, avait affirmé que les emplois aidés étaient *« coûteux »* et *« pas efficaces dans la lutte contre le chômage »*. Beaucoup ont été supprimés dès septembre. Une décision qui pèse lourdement sur la vie de nombreuses structures du 18e. Car si la suppression de postes dans les petites associations a des conséquences sur les personnes en difficulté d'accès à l'emploi, elle interroge aussi les acteurs associatifs sur la façon d'assurer leurs missions et leurs projets, dont certains pallient les obligations sociales de l'État. Face à la brutalité de l'annonce, une mobilisation se met en place. Des réunions publiques ont lieu une fois par semaine à la Bourse du travail, à l'initiative du Collectif des associations citoyennes (CAC) et du syndicat Action des salarié.e.s du secteur associatif (ASSO). Ce même syndicat a mis en ligne une « cartocrise » de France des contrats aidés, pour recenser les suppressions d'emplois et leur impact. ●

HAJER KHADER-BIZRI ET SOPHIE ROUX

Article paru en novembre 2017

Y A-T-IL UN PROBLÈME DANS LA POLICE DU 18E ?

Bavures et violences policières : il faut en parler car cela existe.

Nous savons que les policiers exercent un métier difficile, qu'ils sont au contact de toutes les violences, de toutes les misères de notre société. Ils ont le droit qu'on les respecte mais ils ont aussi le devoir de respecter les gens. Et quand des cas de violences policières illégitimes sont portés au grand jour, qu'on ne vienne pas, pour les excuser, faire la comparaison avec les voyous ! Nous ne rappellerons pas ici tous les cas relevés depuis dix ans. Nous nous bornerons à quelques-uns dont nous avons eu connaissance, ou qui ont rebondi, ces derniers mois.

Des gaz dans le café

Dans la nuit du 1er janvier 2004, à la suite d'une dispute un peu bruyante, des policiers pénètrent dans un café où se trouvent une trentaine de personnes pour une fête de famille, dont des bébés. Après avoir maîtrisé brutalement le patron du café et son frère, ils aspergent toute l'assistance de gaz lacrymogène, provoquant des malaises chez plusieurs personnes et l'intervention des pompiers. Quelques heures plus tard, un des participants à la fête est trouvé mort d'une crise cardiaque dans l'escalier de chez lui — sans qu'on puisse toutefois établir un rapport formel entre ce décès et l'action des policiers.

Plainte a été déposée à l'IGS. Que croyez-vous qu'il advint ? L'IGS ne releva rien d'anormal dans le comportement des policiers.

Si nous revenons sur cette affaire, c'est parce qu'elle a eu une suite. Un soir d'été 2005, après une fête familiale d'anniversaire dans ce même café, et alors que le patron nettoyait les lieux, des policiers s'emparent de lui et dressent procès-verbal pour ouverture nocturne illégale. Certains policiers ont décidément la rancune tenace !

Autre affaire : fin décembre, une habitante de la rue Marcadet se rend au commissariat à la suite d'une convocation. On lui demande d'attendre, elle attend. Longtemps, très longtemps. Finalement elle perd patience, veut s'en aller car elle a un rendez-vous. Une femme policier fonce sur elle, la saisit au cou, l'étrangle à moitié, on la jette en cellule toute la nuit. Quand elle en sort, elle fait constater une ITT temporaire par un médecin. Là encore, c'est elle qui est convoquée en justice pour violences à agents !

Pas la moindre excuse

Au soir du 21 août dernier, un habitant de la rue Ordener qui rentrait tranquillement chez lui voit soudain des policiers se jeter sur lui, on le menotte, on le fait monter dans un car, il est insulté, frappé violemment à coups de coude. Après une nuit de garde à vue, il est relâché ; il y avait eu méprise, on l'avait pris à tort pour un consommateur de crack. Mais pas la moindre excuse. Il a porté plainte à l'IGS, mais il semble que sa plainte n'a pas eu d'effet.

Enfin, on nous rapporte le récit d'une femme qui, revenant du théâtre le 20 septembre au soir, passant rue Caulaincourt, voit un vendeur de fleurs dans la rue assailli brutalement par un groupe de personnes en civil. Elle cherche à s'interposer, s'aperçoit que ce sont des policiers. Elle est elle-même plaquée au sol, frappée, menottée, gardée à vue toute la nuit au poste de police rue de la Goutte d'Or, où on lui refuse de prendre ses médicaments (car elle est malade). Son médecin traitant lui prescrira un arrêt de travail de huit jours. mais, une fois encore, c'est elle qui est convoquée au tribunal pour « violences à agents ».

Elle reconnaît qu'elle a proféré *« des insultes anti-flics »*, mais cela justifiait-il le traitement qu'elle a subi ? ●

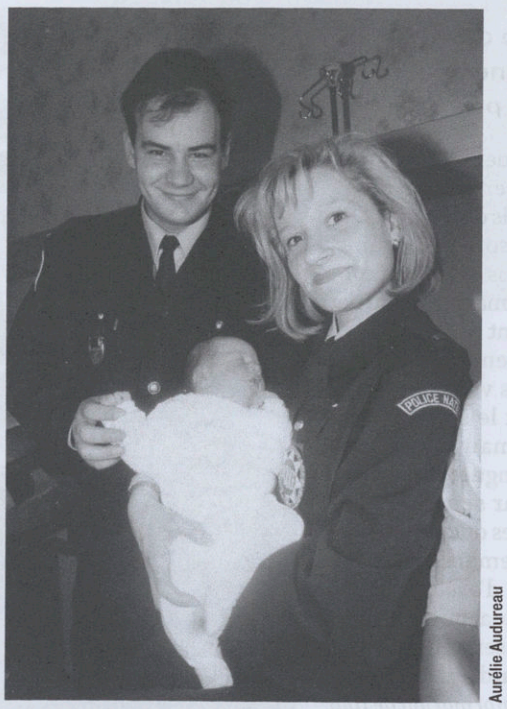
NOËL MONIER

Article paru en juin 2004

MESSAOUDA-STÉPHANIE, UN BÉBÉ NÉ AU COMMISSARIAT

Stéphanie de Fligué, gardienne de la paix au commissariat central, 79 rue de Clignancourt, a les yeux qui brillent et la voix émue en pensant à ce samedi 6 avril, quand elle a aidé une maman à accoucher à l'hôtel de police.

C'était tôt le matin. Fatima Mammar, une habitante du quartier, enceinte de son quatrième enfant, s'est réveillée oppressée. Elle est sortie prendre l'air, suivie de son mari. Prise de contractions subites, elle a trébuché devant le commissariat. Le gardien de faction l'a soutenue et faite entrer. *« Là, ce fut vraiment un miracle du destin,* raconte Stéphanie. *Le collègue s'est rendu compte qu'un bébé arrivait. Il a appelé et nous sommes arrivés, Laurent Decordova et moi, les deux seuls secouristes expérimentés avec formation d'assistance à l'accouchement. »*



Aurélie Audureau

Les deux jeunes gens – Stéphanie a 27 ans, Laurent 25 – en sont à leur premier poste dans le 18e où ils ont choisi d'exercer, mais ils sont copains depuis six ans. *« Tout s'est passé très vite, nous n'avons pas même eu le temps de transporter la mère plus à l'intérieur. Pendant qu'elle se cramponnait à Laurent, j'ai vu le bébé sortir, visage contre terre. Un instant magique. Il était 8 h 15 exactement. »*

Dix minutes plus tard, le SAMU est arrivé, le médecin a coupé le cordon et s'est occupé de la maman pendant que Stéphanie berçait l'enfant, une superbe petite fille, 3,990 kg, 50 cm. À 9 h, on les a emmenées à l'hôpital Bichat, où Stéphanie et Laurent sont venus les voir le lendemain, dimanche de Pâques.

Quelques jours plus tard, ce fut le tour de la maman de venir au commissariat présenter à tous le bébé. Une fille que Fatima et Abderhamane son mari, ont tenu à appeler Messaouda-Stéphanie, du nom de la grand-mère et de la sage-femme d'un jour. ●

MARIE-PIERRE LARRIVÉ

Article paru en mai 1996

L'EXTRÊME-DROITE FAIT UN CARTON CHEZ LES POLICIERS DU 18E

Notre arrondissement a décroché le (triste) pompon lors des élections professionnelles dans la police : plus de 32 % des voix pour les deux listes d'extrême-droite, soit le pourcentage le plus fort pour tout Paris et les trois départements de la petite couronne.

Lors de ce scrutin qui concernait tous les personnels en tenue et en civil, sur 308 suffrages exprimés dans le 18e (et 513 inscrits), la liste de la Fédération professionnelle indépendante de la police, (FPIP, extrême-droite) obtient 70 voix (22,73 %), et celle du Front national de la police (FNP) en récolte 32 (10,39 %). Cependant, les autres syndicats se montrent rassurants : *« C'est un vote de contestation,* nous explique un permanent syndical qui a travaillé dans le 18e et qui réfute l'expression d'une culture raciste. *La FPIP ne compte pas plus de dix à vingt adhérents dans l'arrondissement et le Front national police, créé tout récemment, ne s'est pas encore manifesté ouvertement. Ce vote est un signal d'alarme par rapport aux conditions de travail. »* ●

NOËL BOUTTIER.

Article paru en février 1996

L'ÉVOLUTION DU TRAFIC ET DE LA TOXICOMANIE

Les problèmes de la toxicomanie et des relations entre usagers de drogues et habitants des quartiers, reviennent périodiquement en débat. Tentons de faire le point.

Explosion du trafic de cannabis, développement de celui du crack et des médicaments : l'héroïne, qui a longtemps tenu le haut du pavé, a laissé du terrain à d'autres produits. En témoigne l'évolution des quantités de drogues saisies dans l'arrondissement. Entre 2000 et 2006, les prises de cannabis ont augmenté de 246 % ; celles de crack de 133 %. Les médicaments tels que le Subutex, le Rohypnol, la Méthadone font aussi l'objet d'un trafic hors des prescriptions médicales et les saisies par la police ont été multipliées par huit. Depuis 2006, les quantités saisies ont un peu diminué mais les gardes à vue liées à des affaires de drogue continuent d'augmenter : preuve peut-être que les dealers ont appris à mieux dissimuler leurs stocks.



La question des dealers et des usagers de drogue n'a toujours pas été réglée.

Dan Aucante

Entre 5 000 et 7 000 toxicomanes

Ce que ces statistiques ne précisent pas, c'est la proportion de résidents concernés par ces gardes à vue. Mais les responsables d'associations et même les simples habitants ont observé, depuis quelques années, que davantage de jeunes du quartier participent désormais au trafic, évinçant peu à peu les anciens « modous » (dealers de crack) dont c'était la spécialité.

Dans le même temps, le nombre d'usagers repérés sur le secteur semble rester stable : entre cinq mille et sept mille. Mais ce chiffre ne recense que les usagers en souffrance qui ont recours aux différentes associations pour leurs besoins sociaux et médicaux élémentaires. Pas les consommateurs en milieu privé qui sont difficilement repérables et ne créent pas autant de problème dans l'environnement social.

Errance et maladie

Ce chiffre apparemment stable dissimule une autre réalité : depuis dix ans, de nombreux toxicomanes sont morts et d'autres les ont remplacés, tombant à leur tour dans l'addiction.

Du côté des habitants cependant, alors que l'irruption du crack avait été très mal vécue, la tension a baissé. D'une part parce que les regroupements continuels sur les points chauds, toujours péniblement ressentis par la population, sont moins importants en intensité, moins durables et moins visibles : les correspondants de nuit, la police et même les agents de la voirie le constatent. Et aussi parce que l'accroissement des dispositifs médico-sociaux mis en place au cours des dernières années entraîne un soulagement par rapport à la pression qui existait. En revanche, la situation des usagers de drogue demeure souvent dramatique. La mortalité par overdose a diminué, le sida a reculé de façon importante grâce aux actions de la politique de réduction des risques, mais les hépatites sont de plus en plus nombreuses et l'état de santé des « polytoxicomanes de rue » est catastrophique. ●

MARIE-ODILE FARGIER

Article paru en avril 2010

EGO, UNE PRÉSENCE AU QUOTIDIEN

À deux pas de l'église Saint-Bernard, la porte d'Espoir Goutte d'Or est ouverte cinq jours sur sept. Ici, on accueille des toxicomanes, leurs proches, des professionnels sociaux ou médicaux mais pas que.

A l'origine, il y a une rencontre. « *Au milieu des années 80*, explique Leila, la première salariée d'EGO, *existait ici un club de prévention qui se trouvait confronté à de plus en plus de cas de toxicomanie. Une éducatrice, Lia Cavalcanti, a mobilisé des médecins, pharmaciens. Parallèlement, un groupe d'habitants, de toxicomanes ou d'ex-toxicos voulait créer une association, notamment pour permettre l'accès aux soins.* »

La drogue, le sida, la peur, la tentation de l'auto-défense... dans ce contexte explosif, ces deux groupes fondent en 1987 Espoir Goutte d'Or avec la volonté d'être un lieu d'écoute, d'intervention et de prise de conscience, un lieu où ne se retrouvent pas seulement les toxicos et les personnes directement concernées, mais où les habitants du quartier soient présents eux aussi. « *Trop souvent, les usagers de drogue sont diabolisés* », regrette Leila.

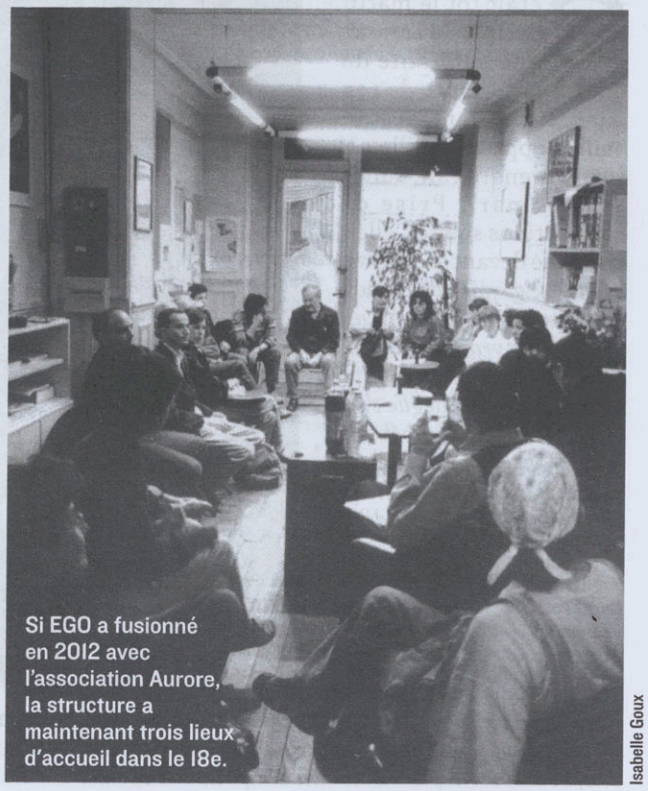
Un lieu de rencontre

Depuis huit ans, les moyens ont fortement augmenté (huit salariés à temps plein plus une vingtaine de bénévoles) mais le cap n'a pas bougé. Chaque mercredi soir, une réunion ouverte à tous permet l'échange d'informations, d'opinions, d'expériences. Avec toujours la volonté d'être au service d'un quartier qui souffre, qui se serre les coudes parfois et espère. Des toxicos ont « *raccroché* ». Des opérations de formation et de prévention ont été menées en lien avec les professionnels de la santé. Des relations se sont construites avec les toxicos qui vivent complètement en marge du quartier et ne viennent pas à EGO...

Dans les semaines à venir, deux actions vont démarrer. En lien avec le service d'hygiène de la mairie, le ramassage des seringues sera assuré deux fois par semaine dans les immeubles du quartier qui en font la demande. D'autre part, en vue d'assurer la prévention du sida, une boutique d'échange de seringues ouvrira sur le boulevard de La Chapelle, après « *une information de tout le voisinage* ». ●

NOËL BOUTTIER

Article paru en septembre 1995



Si EGO a fusionné en 2012 avec l'association Aurore, la structure a maintenant trois lieux d'accueil dans le 18e.

Isabelle Goux

Le cannabis en débat

Les propos de Daniel Vaillant, dans lesquelles il se déclarait favorable à une légalisation du cannabis, ont provoqué des polémiques. Nous l'avons interrogé ainsi que les représentants des trois formations politiques représentées au conseil d'arrondissement. Morceaux choisis.

Daniel Vaillant, le maire du 18e, est favorable à la légalisation du cannabis. Selon lui, l'échec du tout répressif est aujourd'hui patent. *« Que faut-il donc faire ? « Il faut dénoncer l'accusation qu'on porte au cannabis d'être un premier pas vers les drogues dures, ceci est une véritable escroquerie. Aujourd'hui je dis : franchissons le pas de la légalisation avec une production encadrée et une vente réglementée, permettons également l'autoproduction pour usage personnel, mais aussi assurons une meilleure prévention. »*

Un avis qui n'est pas partagé par Pierre-Yves Bournazel. *« Bien sûr, quand on a 30 ans et la tête sur les épaules, fumer un pétard de temps en temps, ce n'est pas dangereux,* concède le président des élus UMP du 18e. *Mais quand on voit des gamins de 12 ans devenir "accros", alors oui, on peut être inquiet. Je pense à ces mères de famille qui voient leurs adolescents décrocher scolairement, se replier sur eux-mêmes... Or la prise de position de Daniel Vaillant semble dire que le cannabis ne présente pas de vrai danger. Il envoie un mauvais signal. »*

Pour Ian Brossat, élu du 18e et président du groupe communiste au Conseil de Paris, rien ne serait pire que de banaliser l'usage des drogues : *« C'est la raison pour laquelle je ne suis pas favorable à la légalisation du cannabis. Cela reviendrait à légitimer sa consommation. Pour lutter efficacement contre les toxicomanies, il faut s'attaquer aux trafics et à ceux qui s'enrichissent sur le dos des consommateurs, renforcer la prévention, notamment en direction des jeunes et poursuivre nos efforts pour prendre en charge les usagers de drogue et réduire les risques auxquels ils s'exposent. »*

Enfin, Pascal Julien s'oppose à la loi de 1970, *« loi de prohibition qui prétend lutter contre l'addiction et les trafiquants, mais qui est davantage d'ordre moral qu'efficace. »*

Pour le président des élus Les Verts dans le 18e, opposé aux trafics et aux dangers de l'addiction, *« une consommation festive et modérée doit être acceptée et un contrôle de la production et de la consommation. C'est le seul moyen de lutter contre le trafic. »* ●

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BARDINET

Article paru en décembre 2009

MAIRE À NOUVEAU : UN HOMME HEUREUX

À 58 ans, Daniel Vaillant vient d'être réélu maire du 18e, où il vit depuis qu'il a 9 ans.



Daniel Vaillant, ici en 2011, a été maire du 18e jusqu'en avril 2014. Il est aujourd'hui retiré de la vie politique.

DR

Réélu pour la troisième fois, Daniel Vaillant est heureux. *« À la Goutte d'Or où j'habite, dans ce quartier populaire et métissé, nous avons frôlé les 80% mais ce qui m'a le plus touché, c'est le résultat obtenu (plus de 68 %) à la cité Charles-Hermite, à l'école Labori, à Binet... ces bureaux de vote près des portes, où l'on votait massivement communiste jadis, puis où beaucoup avaient été tentés par le Front national car, se sentant exclus, ils croyaient peut-être n'avoir pas d'autres solutions que d'exclure d'autres exclus. C'est fini. Ils savent qu'on les considère et qu'on les respecte ».*

Engagé en politique dès 16 ans

Daniel Vaillant a passé près de 50 ans en continu dans le 18e. Il y est arrivé en 1958, à 9 ans; après avoir passé ses premières années dans le Nivernais. Il a fréquenté l'école de la rue de Clignancourt, puis le lycée Jacques Decour, passant d'une enfance rue du Chevalier de la Barre à sa vie d'adulte rue Ernestine, à la Goutte d'Or. BTS d'analyses biologiques en poche, il travaille jusqu'en 1979 dans un labo boulevard Barbès. S'il reste aussi Morvandiau, sa vie est en ville et se confond avec l'action politique. Une action engagée dès 16 ans quand il participe à la campagne présidentielle de Mitterrand. *« L'année suivante, j'ai commencé à militer au côté de Claude Estier, jeune journaliste au Nouvel Observateur, qui devint mon ami. En 1967, il était élu député des Grandes-Carrières tandis que le communiste Louis Baillot l'était à Montmartre. »*

Un bébé pour juillet

Les années passent. Mai 68, congrès d'Epinay, création du PS. Estier, Vaillant et leurs amis de la Convention sont majoritaires dans la section du 18e. Finies les réunions dans les bistrots : ils s'installent rue de Trétaigne. En 1972, à 23 ans, Daniel Vaillant devient le secrétaire de la section. Puis en 1974, Mitterrand demande à Claude et Daniel d'accueillir un jeune secrétaire fédéral venant de l'Aveyron, puis un jeune secrétaire national chargé du tiers-monde. L'un se nomme Bertrand Delanoë, l'autre Lionel Jospin. Début d'une amitié fidèle et prélude à la naissance de *« la bande des quatre du 18e »*, ainsi furent-ils surnommés dès 1977 quand ils ont été élus conseillers de Paris sur la liste de gauche conduite par Louis Baillot.

Daniel Vaillant continue à égrener les années, les victoires, les défaites, les sursauts : la présidentielle de 1981, Mitterrand élu, et puis 1989, 92, 93, 95, 2001, 2008 enfin. Il a été député, il a perdu son siège et l'a regagné. Il fut ministre de l'Intérieur... Il est maire du 18e depuis 1995.

Heureux en politique, il l'est aussi dans sa vie familiale, lui qui a une fille de 37 ans et des jumeaux de 30 ans de sa première femme, puis un petit garçon de 5 ans avec sa seconde épouse. *« Nous attendons un autre enfant pour juillet, un autre petit garçon. Je suis heureux. Quel bonheur d'être maire et... d'être père. »* ●

D'APRÈS UN PORTRAIT ÉCRIT PAR MARIE-PIERRE LARRIVÉ

Article paru en avril 2008

PORTRAITS D'ADJOINT(E)S

C'est un conseil d'arrondissement très renouvelé et rajeuni qui a été élu. Nous avons rencontré huit des adjoints au maire.

A 27 ans, Éric Lejoindre est le nouveau premier adjoint. Six ans qu'il connaît Daniel Vaillant, dont il a été attaché parlementaire pendant deux années. En 2003, il entre au PS et dans la section de la Goutte d'Or, dont il deviendra le secrétaire en 2006. En parallèle, il travaille comme permanent au PS chargé des élections. Comme premier adjoint, il lui revient la charge de la gestion locale et les affaires générales, mais aussi une responsabilité nouvelle : en plein débat sur le projet Paris Métropole défendu par Bertrand Delanoë, les relations avec les communes voisines de la capitale sont particulièrement d'actualité. « *Ce projet mettrait le 18e au cœur d'un Paris élargi* », assure celui qui veut agir pour que le périphérique ne soit plus une barrière.

Dès sa première candidature aux municipales, Myriam El Khomri s'est retrouvée deuxième de la liste PS-PC-MRG dans le 18e, juste entre Daniel Vaillant et Bertrand Delanoë ! Et dès sa première élection, la voici nommée adjointe au maire de Paris. Elle estime qu'elle doit ses nouvelles responsabilités à sa connaissance des problèmes locaux.

Parisienne depuis dix ans seulement, Carine Rolland est responsable marketing et communication dans un journal, militante PS depuis 2003. « *J'hérite d'une situation exceptionnelle, d'abord à cause de la diversité et du foisonnement des initiatives culturelles dans le 18e et puis grâce au travail accompli par la précédente municipalité* », explique-t-elle avant d'évoquer les événements mis en place, « *dix-sept festivals dans l'arrondissement* », et surtout la création d'une commission d'attribution des aides aux projets culturels, « *qui évite l'arbitraire et la prise de décisions unilatérales par les seuls élus* ».

Enfin, outre la présence de Gérald Briant, Félix Beppo, Hélène Delille, on note celle d'élus de la précédente mandature. Pascal Julien, habitant du quartier de l'Évangile depuis 1989, était militant écologiste avant même son adhésion au parti Les Verts en 1984. Élu au conseil d'arrondissement en 2001, il est aujourd'hui adjoint aux espaces verts et à l'environnement.

Le second, Michel Neyreneuf, élu sans appartenir à aucun parti, est professeur agrégé d'arabe. Il a été en 1981 un des fondateurs de Paris Goutte d'Or et de 1991 à 2000, permanent de la coordination inter-associative du quartier. Avant d'accepter en 2001 d'être sur la liste de Vaillant. Le voilà adjoint à l'urbanisme et au logement. Son bilan des six premières années : « *Comprendre le fonctionnement des différents rouages, c'est compliqué ! Aujourd'hui c'est plus facile. On a pu avancer sur beaucoup de dossiers en panne... Mais il reste à faire !* » ●

INTERVIEWS RÉALISÉES PAR EDITH CANESTRIER, MARIE-ODILE FARGIER, MARIE-PIERRE LARRIVÉ ET NOËL MONIER

Article paru en mai 2008

Après son mandat d'adjoint, Éric Lejoindre (PS) est devenu maire du 18e en avril 2014, après avoir battu Pierre-Yves Bournazel (UMP) au second tour. Il sera réélu en 2020 avec un score quasi-identique : 62,43 %. Rendez-vous en 2026 ?

Éric Lejoindre



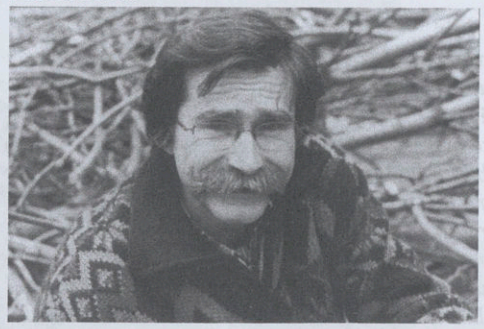
Carine Rolland



Michel Neyreneuf



Pascal Julien



Myriam El Khomri



Daniel Maunoury x2 - Noël Monier x 3

Alors qu'Anne Hidalgo voulait qu'elle se présente aux élections municipales de 2014, Myriam El Khomri a finalement préféré soutenir Éric Lejoindre. Après s'être rapprochée de François Hollande, elle est devenue secrétaire d'État chargée de la Ville, puis ministre du Travail en 2015. Un an plus tard, sa très contestée nouvelle loi du travail était promulguée.

« NKM M'A DIT : JE VAIS TE JETER AUX CHIENS »

Depuis que Nathalie Kosciusko-Morizet l'a appelée pour lui dire qu'elle perdait la bonne place de numéro 2 sur la liste UMP dans le 18e, Roxane Decorte ne décolère pas et veut se présenter coûte que coûte contre son propre parti.

Elle est amère. Roxane Decorte, tête de file de la droite depuis une décennie à La Chapelle, a appris sa disgrâce le 1er janvier à 18 h 52. La voilà sortie de la liste UMP, où elle occupait derrière Pierre-Yves Bournazel une deuxième place qui lui aurait valu un poste de conseillère de Paris. « *On te propose un job mieux rémunéré à l'Hôtel de Ville après la campagne* », lui aurait dit Nathalie Kosciusko-Morizet, ancienne ministre de Nicolas Sarkozy et candidate UMP dans la capitale. L'ancienne protégée de feu Philippe Séguin s'est sentie trahie : « *J'étais pour elle dès le début de la primaire. J'ai joué le jeu dès le départ. Pendant la primaire, j'ai effectué cinq déplacements avec elle. J'ai fait voter 819 personnes dans le 18e pour elle. En décembre, j'ai fait du porte-à-porte pour Pierre-Yves Bournazel.* »

Union et condamnation

Premier motif de ce débarquement : l'accord avec l'UDI imposant d'intégrer les centristes, qui récupèrent les places 2 et 4 sur la liste de l'actuelle opposition municipale. Conseillère de Paris depuis 2001, Roxane Decorte dénonce un double parachutage, elle qui est née à la clinique Ordener dans le 18e.

Face au refus de l'élue de se soumettre, l'équipe de NKM a sorti l'arme de sa condamnation en justice. « *Elle m'a dit : je vais te jeter aux chiens si tu n'acceptes pas. J'ai pensé à Bérégovoy* », affirme celle qui a été condamnée en juillet 2011 pour abus de confiance (elle aurait détourné plusieurs dizaines de milliers d'euros d'ARA18, une association d'aide au maintien à domicile des personnes âgées, NDLR).

NKM avance n'avoir rien su avant pour justifier cette éviction tardive. Mensonge, répond la dissidente, qui s'est dite victime d'une « *campagne diffamatoire, matin, midi et soir* ». Elle montre sur son téléphone un SMS qu'elle dit avoir reçu de l'ex-maire de Longjumeau avant leur brouille : « *Mets au point ta défense.* »

Déterminée, « *malgré énormément de pressions, d'appels quotidiens pour que je ne fasse pas de liste* », Roxane Decorte ne semble pourtant pas certaine d'aller jusqu'au bout, faute de moyens et de soutiens. ●

PIERRICK YVON

Article paru en février 2014

DES CHRÉTIENS POUR LE « MARIAGE POUR TOUS »

Très visibles chez les opposants au mariage pour tous, les chrétiens ne sont pourtant pas unanimes sur la question. Mais les voix discordantes peinent à se faire entendre.

Le 18 janvier dernier, une table ronde sur le « mariage pour tous » s'est tenue à l'appel des curés des huit paroisses du 18e, à Notre-Dame-de-Clignancourt. À cette occasion, l'église catholique a fait intervenir les historiens Michel Rouche et Paul Airiau, Philippe Ariño, essayiste catholique et homosexuel, Michel Aupetit, vicaire général du diocèse et médecin ainsi que le père Philippe Marsset. Tous opposés au mariage des personnes de même sexe.

La salle paroissiale accueillait ce soir-là plus d'une soixantaine de personnes. Après les interventions des invités, les questions posées par le public devaient être rédigées sur des bouts de papier, sélectionnées puis lues par le père Marsset.

Si les organisateurs ont veillé à éviter les débordements verbaux, l'assistance a toutefois pu entendre quelques perles. Notamment, celle de l'historien Michel Rouche qui associe le mariage homosexuel à la négation de l'altérité. Pour défendre sa thèse, ce dernier a souligné que le Troisième Reich autorisait le mariage de beaux-parents avec leur beau-fils ou belle-fille. Et de conclure *« Si le Reich avait perduré, on peut être sûr qu'il y aurait eu des mariages du même au même »*. L'historien a sans doute oublié le sort réservé aux triangles roses, signe stigmatisant les homosexuels dans les camps de concentration…

Refus du débat

Mais l'unanimité de l'Église sur la question du « mariage pour tous » n'est peut-être qu'une façade. En août 2012, un sondage de l'IFOP montrait que 45 % des catholiques pratiquants étaient favorables au mariage des homosexuels, ainsi que 61 % parmi les catholiques non pratiquants.

Mélanie est une fidèle de la paroisse de Notre-Dame-de-Clignancourt. Elle fait partie des nombreux croyants qui regrettent l'absence de dialogue au sein de l'Église. La jeune femme accueille avec amertume les réticences des prêtres, *« l'Église c'est une grand-mère, et on peut lui pardonner de ne pas tout comprendre ou de craindre le changement. Mais ce refus du débat et cette volonté d'étouffer les voix discordantes me déçoivent. N'est-ce pas le rôle des prêtres d'accompagner les gens dans le changement ? »* Mélanie a assisté à la messe précédant la « manif pour tous » à Notre-Dame-de-Clignancourt, et d'après elle, *« à la fin du prêche, on a clairement appelé à manifester le 13 janvier contre le projet de loi, ils sont en train d'organiser des peurs »*. La jeune femme se rend régulièrement à la Maison verte, maison de quartier et paroisse protestante de la rue Marcadet, pour partager avec d'autres une vision plus progressiste de la société.



Le mariage entre personnes de même sexe a été autorisé en France à partir du 17 mai 2013.

Christian Adnin

Discours négatifs et chrétiens inclusifs

Dans le 18e, des chrétiens militent pour que le mariage des homosexuels soit reconnu. Ainsi, le pasteur de la Maison verte, Stéphane Lavignotte, en accord avec son Église, la Mission populaire évangélique de France, pratique déjà des bénédictions à l'occasion des Pacs. Il défend l'ouverture du mariage aux personnes de même sexe. *« Ma lecture est d'abord biblique,* explique-t-il. *Dans la Bible, la diversité des formes par lesquels les personnages forment des couples et des familles est frappante »*. Pour lui, il n'y a pas un seul modèle familial.

Stéphane Lavignotte déplore que les manifestations contre le mariage pour tous rencontrent un tel succès, en particulier parmi les chrétiens. Il se dit déçu de ne pas avoir été invité à la table ronde organisée par les paroisses du 18e, et n'a pu que constater le refus du débat. *« Le problème c'est que l'Eglise parle sur, alors qu'il faut être avec »*.

Marina fréquente aussi la Maison verte. Elle y retrouve l'esprit qu'elle défend au sein de son association. Elle préside le Carrefour des chrétiens inclusifs, promouvant une Église ouverte à tous, quelle que soit son orientation sexuelle. Pour Marina, comme pour sa compagne, la foi tient une grande place dans sa vie. Pour elle *« l'Église est le centre de sa vie, pour moi c'est un pilier »*. Il y a quelques années, Marina a fait partie de ceux qui ont appelé les grandes religions à soutenir le projet de pénalisation de l'homophobie. Seuls le grand rabbin et les bouddhistes ont répondu. Elle estime que le refus des représentants catholiques et protestants de s'engager contre l'homophobie est le signe d'un malaise plus profond que la question du mariage ou de l'adoption.

La première manifestation pro-mariage pour tous avait réuni des associations LGBT (lesbiennes, gays, bi et trans) chrétiennes, juives et musulmanes. Marina espère que des organisations chrétiennes viendront se joindre à elles. ● LILAAFA AMOUZOU ET MATHIEU LE FLOCH

Article paru en février 2013

UNE ANTENNE DE L'AMITIÉ JUDÉO-MUSULMANE

À l'heure où le conflit israélo-palestinien a ravivé les tensions communautaires, un médecin habitant La Chapelle, a lancé dans notre arrondissement une antenne de l'Amitié judéo-musulmane (AJM).

Cette AJM est la deuxième à Paris après celle du 15e. Elle entend lutter contre les préjugés et favoriser le dialogue et le rapprochement entre les deux communautés par des actions concrètes sur le terrain. Cette idée vient du médecin généraliste, Sauveur Boukris, qui exerce dans le quartier depuis près de 30 ans, rencontre des gens de toutes origines et cultures, et aime à être à leur écoute. Conduisant, lors des élections municipales de mars dernier, la liste Agir pour le 18e, le médecin s'est déjà impliqué dans la politique de l'arrondissement même si sa formation, se situant comme « rebelle » de l'UMP, n'a pas recueilli beaucoup de voix (0,6 %).

Barrage aux extrémismes

« Juifs et musulmans ont beaucoup de choses en commun, rappelle-t-il. *Nous partageons les même goûts pour la cuisine, la musique et un certain art de vivre. »* Il sait qu'à chaque fois que surgit un conflit, le dialogue cesse et l'amitié disparaît. Il veut y remédier et, lui-même juif tunisien, ayant passé son enfance de l'autre côté de la Méditerranée, se sent particulièrement concerné.

Ce n'est donc pas un hasard si Sauveur Boukris a rencontré les deux imams de la mosquée de la rue Polonceau, Demba Doukouré et Sylla Chey Khou. Il a également vu Jacob Dahan, président de la communauté israélite de la synagogue de la rue des Saules et de son centre culturel. Il s'est enfin rapproché du Comité interreligieux pour une éthique universelle et contre la xénophobie, association basée à Marx-Dormoy, avec qui il souhaite travailler. Une invitation va être lancée à d'autres institutions juives ou musulmanes, les autres synagogues de l'arrondissement ou la mosquée de la rue Myrha par exemple. *« Les liens doivent se renforcer pour faire barrage aux extrémistes, explique le docteur Boukris qui déplore le regain des tensions communautaires. Quand on se connaît mieux, on s'apprécie et on ne se fait pas la guerre. »* ●

SOPHIE DJOUDER

Article paru en mars 2009

Daniel Maunoury x2 - Noël Monier x 3

LES DIX JOURS QUI PRÉCÉDÈRENT L'ÉVACUATION DES SANS-PAPIERS

En 1996, un collectif de sans-papiers s'installait dans l'église Saint-Bernard à la Goutte d'Or. Leur odyssée a eu un énorme retentissement, dans le monde entier.



Les familles de sans-papiers campaient dans les bas-côtés de l'église.

Dan Aucante - Noël Monier

Ce 12 août, il y a 147 jours que ce groupe d'environ 300 Africains sans-papiers a commencé son odyssée. Quatre jours à l'église Saint-Ambroise, expulsés, deux jours au gymnase Japy, expulsés, deux semaines au Théâtre du Soleil à Vincennes, avant de s'installer dans un hangar désaffecté de la SNCF, rue Pajol, le 10 avril. Leur objectif : obtenir la régularisation et des titres de séjour. Des personnalités françaises se sont proposées comme « médiateurs », ont mis à jour les dossiers, entamé des pourparlers avec les services du gouvernement.

Mais le 26 juin, le ministre de l'Intérieur Jean-Louis Debré décide : 48 des sans-papiers, pas un de plus, recevront un permis de séjour d'un an, les autres se verront notifier l'ordre de quitter le territoire français sous un mois. Le 28 juin, les Africains occupent l'église St-Bernard et le 4 juillet, dix d'entre eux commencent une grève de la faim.



Pas de quartier, la rue Affre est cernée.

Un rituel s'installe

En ce mois d'août à l'actualité creuse, l'événement a braqué les projecteurs sur les 300 Africains. Alors qu'ils craignaient d'être oubliés et d'affronter les forces de l'ordre dans le silence général, les voici à la une des médias en France et bientôt dans le monde. Depuis qu'ils sont à Saint-Bernard, toutes les nuits, quelques sympathisants montaient la garde dans la rue. Mais à partir du 12 août, il y a du renfort. Désormais ce sont en permanence 100 à 300 personnes qui stationnent devant l'église, se renouvelant constamment. La plupart sont des anonymes, venus spontanément du 18e ou d'ailleurs. Des très jeunes, et des vieilles dames qui disent leur émotion. Un rituel s'installe. Un petit chapiteau a été dressé, certains ont amené leur sac de couchage.

À 7 h, un porte-parole des Africains fait le point pour la presse. Vers 7 h 30, on va prendre le petit déjeuner au café du coin de la rue Stephenson... Beaucoup partent à leur travail, d'autres arrivent.

« Les puissants en bas du trône »

15 août, fête de l'Assomption, messe solennelle. Comme ils le font chaque dimanche avant l'office, les Africains rangent les matelas et tout leur matériel, nettoient la nef, installent les rangées de chaises pour les fidèles. Depuis longtemps, il est prévu pour ce 15 août une rencontre exceptionnelle entre les paroissiens et les sans-papiers. À la sortie de la messe, sur le parvis, lecture est faite de passages de l'Évangile et du Coran, dans une sorte de célébration fraternelle entre chrétiens et musulmans.

17 août. L'ultimatum de Debré expire aujourd'hui. La nervosité est grande. Les policiers viendront-ils ? 18 août, la tension retombe un peu : il est improbable qu'ils interviennent un dimanche. 19 août, 20 août. « Ils » ne sont toujours pas venus.

21 août. Daniel Vaillant, maire du 18e, vient le matin. Il fait une déclaration à la presse, parlant lui aussi de règlement au cas par cas. Le soir, 7 000 personnes manifestent de République à Saint-Bernard. On entend les slogans : « *Solidarité avec les sans-papiers* ». Une délégation des Africains de Saint-Bernard a été reçue au ministère de l'Intérieur. Juppé a réuni les ministres concernés, Debré fait à la télé une déclaration jugée apaisante. Va-t-on enfin vers une ouverture ?

Soudain, de tous côtés ...

22 août, matin. Un des porte-parole des sans-papiers prend le mégaphone : « *Nous craignons une intervention ce matin. S'il vous plaît, restez au moins jusqu'à 8 h 30.* » À 7 h 30, un militant annonce : « *Les voilà !* » Les cloches de l'église sonnent. Tout le monde fait silence, et d'un coup ils sont là : des centaines d'hommes casqués, arrivant de tous côtés. Ils enjambent les gens assis, distribuent les coups de matraque pour se frayer passage, se font un chemin vers la porte de l'église, escaladent la grille. On entend les coups de hache, la porte cède. On entend des tirs de grenades lacrymogènes à l'intérieur.

Les gens qui étaient là ont été refoulés, encerclés sur un coin de trottoir. Il fait froid, c'est long, on ne comprend pas ce qui se passe. Puis on apprend qu'ils sont en train d'évacuer les Africains par la grande porte de l'église. À 11 h, sans un mot, le cordon de gendarmes s'ouvre. On peut partir. Beaucoup d'habitants de la Goutte d'Or sont là. Des CRS, pressés par la foule, perdent leur sang-froid, envoient des lacrymogènes. Des gendarmes mobiles les remplacent. Vers midi, c'est fini.

Dimanche 25 août. Il n'y a pas de messe à Saint-Bernard aujourd'hui. Des panneaux de contreplaqué remplacent les portes cassées. Des cordons de policiers interdisent de passer devant le grand portail de l'église. ●

NOËL MONIER,
AVEC MARIE DELOUZE ET JEAN-YVES ROGNANT
Article paru en septembre 1996

DISPARITION DU CURÉ DES SANS-PAPIERS

Le Père Henri Coindé, âgé de 85 ans, est décédé le 19 février dans le Var où il s'était retiré. En 1996, il avait hébergé durant deux mois quelque 300 sans-papiers dans l'église Saint-Bernard. Ordonné prêtre en 1964, il était devenu curé de Saint-Bernard en 1991, et n'avait eu de cesse de renforcer les liens entre l'action paroissiale et le riche tissu associatif du quartier. À titre personnel, il s'était investi dans l'association Espoir Goutte d'Or, dédiée à la prévention de la toxicomanie et l'accompagnement des usagers de drogue. Depuis son départ de la paroisse Saint-Bernard, cette dernière est restée fidèle à son engagement envers les migrants. Hiver comme été, un petit-déjeuner est proposé aux migrants et aux sans-abri qui se présentent — jusqu'à près de 300 — les samedis et dimanches matins. Sans oublier le vestiaire où ils trouvent des vêtements, des chaussures, des produits d'hygiène, au besoin des sacs de couchage. ●

VÉRONIQUE VIDALOU
Article paru en avril 2018

QUI SONT CES OISEAUX QUI SIFFLENT SUR NOS TÊTES ?

Une trentaine d'espèces différentes fréquente le 18e. Ornithologue passionné, Jacky Libaud les observe et les raconte. À vos jumelles !

Qui oserait penser que Paris abrite goélands et éperviers, pour ne parler que des espèces assez connues parmi les oiseaux nicheurs et sédentaires ? Cette population a évolué au cours des temps dans la capitale : 25 espèces étaient recensées en 1930, 42 en 1990 et aujourd'hui une soixantaine.

En ce qui concerne le 18e, une trentaine est reconnue et suivie avec beaucoup d'attention par les ornithologues. Membre du Centre ornithologique d'Île-de-France depuis 2011, Jacky Libaud figure parmi ces passionnés. « *C'est surprenant de constater que certains oiseaux migrateurs reviennent tous les ans au même endroit, même à Paris.* »



Une famille de faucons crécerelles à La Chapelle. Jean-Claude N'Diaye

Migrateurs et sédentaires

Parmi nos amis les pigeons, trois espèces ont élu domicile chez nous. Le pigeon biset, le plus commun, dont à peu près 5 000 couples se répartissent dans la capitale. Le pigeon ramier ou palombe, facilement reconnaissable avec sa tache blanche à hauteur du cou. Enfin, le pigeon colombin, plus rare et discret, se caractérise par un œil tout noir. Il fréquente les toits et vient rarement au sol pour s'y nourrir.

Le canard colvert se balade aux Jardins d'Éole tandis qu'un couple d'éperviers d'Europe, niche entre la rue Caulaincourt et la rue Damrémont. Autre couple, celui composé de deux faucons crécerelles qui ont élu domicile dans un oculus de la basilique Sainte-Jeanne d'Arc de La Chapelle.

De leur côté, la chouette hulotte avec son plumage tacheté est une habituée des parcs et cimetières et le goéland investit les toits des immeubles entre la rue des Islettes et le boulevard Barbès, se nourrissant des restes de marchés, souvent rejoint par des mouettes.Le troglodyte mignon est un amateur des buissons. Il se caractérise par sa queue relevée et son chant, d'une puissance surprenante.

Espaces verts et jardinières

À l'image de la grive musicienne, qui s'égosille dès la fin de l'hiver et se nourrit d'escargots, ou du geai des chênes qui se contente de petits espaces commes les jardins, le rougegorge est lui aussi friand d'espaces verts. Il aime chanter dès 4 h du matin comme le merle noir qui est installé à Paris depuis 150 ans. Outre la présence du pinson des arbres ou de la pie bavarde, une petite famille de mésanges charbonnières a élu domicile au jardin Ecobox. Quant aux mésanges bleues, elles peuvent nicher dans des boîtes aux lettres. Certains habitants en ont aperçu sur leur balcon, rue Christiani.

N'oublions pas non plus le héron, cet échassier qui vient dîner certains soirs, après la tombée de la nuit et la fermeture du parc, dans les mares du square Léon Serpollet. ●

MICHEL CYPRIEN

Article paru en mai 2015

LES ARBRES REMARQUABLES DU 18E

Saviez-vous que notre arrondissement héberge huit arbres remarquables ?

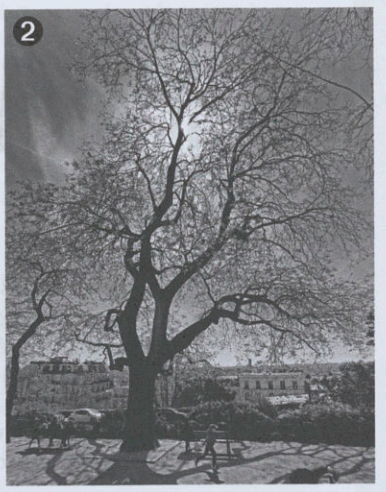
Et incessamment sous peu un neuvième devrait les rejoindre. Il s'agit d'un if qui prend ses aises au cimetière de Montmartre. Cinq arbres remarquables prennent racines dans le square Louise Michel : **un *marronnier d'Inde*** ❹ de 20 m de haut et 3,30 m de circonférence planté en 1902 ; **deux *ptérocaryers***, dont un de 20 m de haut et 3,60 m de pourtour planté en 1899 ; **un *platane d'Orient*** planté en 1840 qui mesure plus de 27 m de haut et 4,70 m de tour et **un *oranger des Osages*** ❸ de plus de 17 m de haut planté en 1922. Un peu plus haut, square Nadar, se dresse **un *sophora du Japon*** ❷. Square de la Turlure, c'est **un *platane commun*** ❶ qui domine, tandis qu'au square de Clignancourt, **un *cédrelier de Chine*** de 18 m de haut et de 2, 10 m de circonférence a été planté en 1910.

C'est l'association Arbres remarquables : bilan, recherche, études et sauvegarde (Arbres), fondée en 1994 qui décerne ce label afin de préserver et protéger des arbres en les déclarant patrimoine naturel et culturel. L'accord de partenariat avec l'association comprend notamment un engagement d'entretien, de sauvegarde et de mise en valeur de l'arbre remarqué. ●

NADIA DJABALI

Article paru en mai 2017









Jean-Claude N'Diaye x4

UN « PEINTRE FERROVIAIRE » DANS LES HANGARS DE LA RUE PAJOL



Marc Lavaud

En 2006, le projet de la ZAC Pajol a eu raison de Carlos Regazzoni, qui a déménagé son atelier dans un château en Bourgogne. Il est décédé en 2020 à Buenos Aires, où il était retourné partager son art.

Voilà déjà plusieurs mois qu'au 22 ter de la rue Pajol, Carlos Regazzoni, « peintre ferroviaire » argentin, déploie une créativité et une énergie qui ont contribué à redonner vie à cette partie du quartier.

Dans un de ces anciens entrepôts de la SNCF, animés jadis d'une valse nocturne de camions, espaces aujourd'hui désaffectés et où la Ville de Paris veut créer une «ZAC» (selon le jargon administratif) très contestée par les habitants, Carlos a fait émerger un immense atelier d'artiste.

Avec son chalumeau, il y crée des œuvres pleines de mouvement et de lumière : l'inspiration et les matériaux partent des chemins de fer pour déboucher sur une jungle d'animaux, de personnages et de formes où l'espace se trouve réinventé. Les toiles évoquent plus directement les paysages ferroviaires, avec une intensité et des couleurs qui renvoient aux sensations. Le travail est généreux, foisonnant, à l'image de son créateur.

Le petit « pétrosaure »

Les enfants de l'école primaire de la rue de l'Evangile sont allés, il y a quelques semaines, admirer ses toiles et ses sculptures exposées à la gare de l'Est. À la suite, l'artiste les a invités à venir le voir travailler, autour d'un chocolat chaud, dans son atelier de la rue Pajol. Ils sont repartis dans leur école avec une sculpture que l'artiste a spécialement créée pour eux : un petit « pétrosaure ». Le pétrosaure est à l'art ferroviaire ce que le dinosaure est à la préhistoire, l'expression concentrée d'un monde, le symbole d'une aire de vie et de mouvement. Originaire de Patagonie, Carlos Regazzoni y retourne régulièrement. Il y démonte et transforme les anciennes installations pétrolières de la firme Total pour ériger, en plein désert, un gigantesque « pétrosaure ». À Buenos-Aires, il travaille à côté des voies ferrées dans un atelier semblable à celui de la rue Pajol.

Convivialité et générosité

Carlos Regazzoni a toujours reçu les habitants de La Chapelle avec une grande générosité. L'interface qu'il a ainsi créée entre la tranchée des voies ferrées et le quartier, participant à une meilleure intégration de ce qui fait le paysage urbain dans lequel nous vivons, nous a donné une idée de ce qui pourrait constituer une nouvelle alternative à la ZAC Pajol : pourquoi ne pas favoriser l'installation dans ces entrepôts d'ateliers d'artistes, auxquels pourraient être associés des espaces verts aménagés susceptibles également de recevoir des expositions ? ●

LAURENCE ZIGLIARA ET MICHEL JOUBERT

Article paru en janvier 1997

UNE CHAÎNE TV PAS COMME LES AUTRES

Zalea TV, station associative, a décidé de braver l'interdiction du CSA et a repris ses émissions.

A la lisière orientale du 18e, rue d'Aubervilliers, se profile une zone de haute tension et de turbulence provoquée par l'installation de Zalea TV, qui fut la première télé associative nationale conventionnée par le CSA (Conseil supérieur de l'audiovisuel), mais qui reste très peu conventionnelle et encore moins consensuelle.

S'il existait un ailleurs

Zalea TV se définit comme une télévision libre, citoyenne et engagée. Un média activiste offrant un espace de diffusion dédié aux oubliés des grandes chaînes, mais aussi aux amateurs, à tout ceux ayant quelque chose à dire ou à montrer mais qu'on invite poliment à aller se faire voir ailleurs.... Ce qu'ils feraient certainement si un ailleurs existait réellement.

Or, malgré la loi Trautmann de 1999 légalisant les télés libres, le CSA n'accorde que des autorisations de diffusion temporaire. Plutôt que de favoriser l'émergence d'un tiers secteur audiovisuel (TSA) citoyen et non marchand, ces autorisations en cassent l'énergie et la dynamique, tout en maintenant les promesses d'une pluralité télévisuelle, qui relève plus de la déclaration d'intention que de la réalité. Mai 2002, Zalea TV est réduite au silence par le CSA pendant six mois, pour cause d'élection présidentielle et de souci d'équité dans le traitement des candidatures à l'attribution de fréquences hertziennes et numériques. Télévision numérique terrestre (TNT) oblige.

Certains l'aiment show

Privés de diffusion à l'heure ou l'expression démocratique devrait s'enrichir d'une réelle pluralité des débats, Zalea TV et tout le TSA sont contraints de naviguer à vue. Malgré tout, ils ont décidé de passer outre l'interdiction et ont recommencé à émettre depuis le 6 avril (entre le canal 35 et le canal 36 de votre téléviseur).

Installée depuis six mois dans des locaux de la cour du Maroc, Zalea TV est contente d'être là. D'autres structures attirées par l'esprit des lieux ont également élu domicile ici, formant un véritable « pôle de médias alternatifs » luttant pour des médias voyants et pas voyeurs ! ●

DOMINIQUE KOPP

Article paru en mai 2002

ÉOLE À LA COUR DU MAROC

L'idée de la création d'un espace vert sur la cour du Maroc, terrain de la SNCF, a été lancée en 1992 par Daniel Vaillant, qui à l'époque n'était pas encore maire du 18e, mais il a fallu attendre l'année 1997 — et la naissance de l'association d'habitants Les Jardins d'Éole, pour qu'une action énergique soit engagée en faveur d'un jardin. Pendant longtemps ce projet a été mis en concurrence avec celui de l'extension de l'entreprise Tafanel, située de l'autre côté du pont Riquet. La SNCF voulait bien vendre le terrain à la Ville de Paris mais à condition que Tafanel y trouve un espace pour s'agrandir. Un compromis a été trouvé : Tafanel aura un nouvel entrepôt de 4 000 m² (sur les 42 000 m² de la cour du Maroc) mais il sera recouvert d'une butte de terre qui accueillera la dalle des terrains de sport. Les Jardins d'Éole devraient ouvrir leurs portes en 2007. ●

NADIA DJABALI

Article paru en octobre 2003

LE CLAP ÉVACUÉ

Les forces de l'ordre sont intervenues pour évacuer les boulistes du Clap. Un nouveau calicot flotte sur le terrain : *« Jardin Junot, bientôt ouvert au public ».*

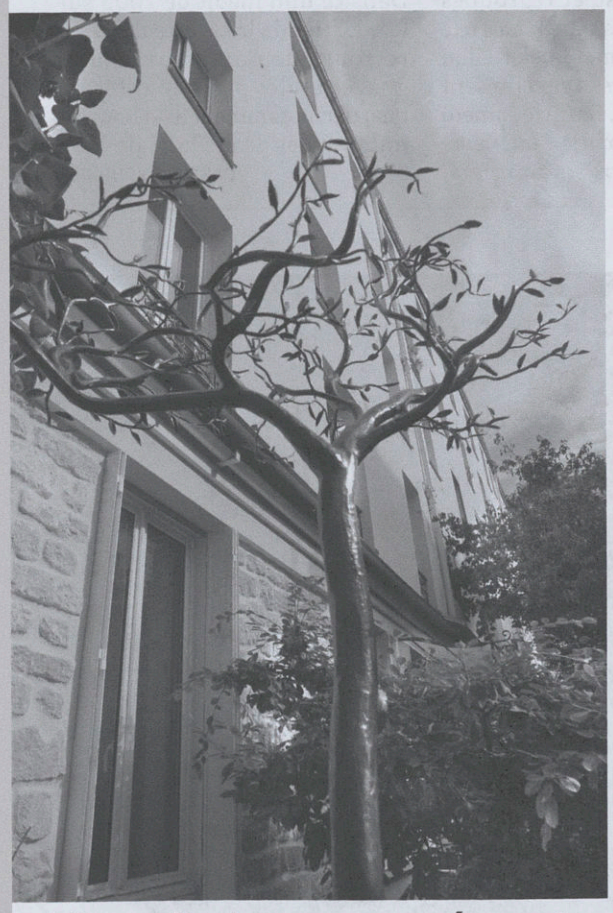
Lundi 21 octobre, au petit matin, la police municipale barre l'accès au Clap, triplement protégé par la grille qui donne sur le passage, la porte d'entrée du terrain de boules... et les trois derniers occupants de cette « ZAD » qui y ont passé la nuit. Depuis un an, à la suite de l'appel à manifestation d'intérêt public lancé par la Mairie et remporté par « Jardin Junot », alias l'Hôtel particulier Montmartre qui jouxte la fameuse parcelle, de nombreuses actions en justice ont été lancées. Las, le 3 avril le Conseil d'État, saisi par la Ville de Paris, a écrit qu' *« il est enjoint à l'association Club Lepic Abbesses Pétanque et à tous occupants de son chef de libérer la parcelle qu'elle occupe dans le 18e arrondissement de la Ville de Paris dans un délai de quinze jours.* » Sans aucun effet.



Danielle Fournier

Police municipale et CRS

C'est donc la police municipale qui intervient en premier, alors que des démolisseurs-déménageurs s'activent et remplissent une camionnette de location. Une quarantaine de personnes viennent soutenir les premiers riverains, dont le député REV-LFI de la circonscription, Aymeric Caron, les médias sont rapidement sur place. Des slogans hostiles à la Mairie fusent, mais tout reste calme. Vers 14h la police nationale prend le relais : les soutiens du Clap s'assoient devant le camion et investissent l'avenue Junot. Une poubelle et un scooter feront office de mini barricade. Derrière, on sort les boules et on joue joyeusement sur le pavé montmartrois qui en a vu d'autres. L'avenue Junot a été percée au début du XXe siècle après démolition (déjà) du fameux maquis de Montmartre où se côtoyaient artistes et mal logés. Acte 3, vers 17 heures, une file de cars de CRS remonte la rue Lepic avant de déloger les derniers manifestants sous les cris d'indignation du petit groupe stationné sur le trottoir. On aperçoit des planches, restes de la guinguette construite sur le terrain que les boulistes ont investi sans convention depuis cinquante ans. Clap de fin ? Maxime Liogier, un des derniers à avoir dormi dans l'enceinte du Clap, veut croire que non ! Mais c'est le calicot du Jardin Junot qui flotte désormais en lieu et place de celui du Clap. ● DANIELLE FOURNIER



Jean-Claude N'Diaye

LES ARTISTES S'EXPOSENT

Les portes ouvertes des ateliers d'artistes montmartrois ont lieu du 15 au 18 novembre. Elles sont organisées par l'association D'Anvers aux Abbesses. Les œuvres d'une centaine d'artistes seront exposées dans les 18e et 9e arrondissements. Parmi eux, cette année, le dessinateur et peintre Paul Dehédin, qui a aussi longtemps prêté sa plume (graphique) aux pages du *18e du mois*. Il présentera quelques-unes de ses peintures et une cinquantaine de dessins dans un lieu original : l'atelier (ancien) du chauffagiste Marelli, au 5 rue La Vieuville. *« J'ai toujours rêvé d'exposer là, depuis cinquante ans que j'habite le quartier et je n'avais jamais osé le demander »*, précise Paul qui est aussi à l'origine, en 2000, de la création du prix des Émiles récompensant chaque année des petits formats créés spécifiquement pour l'occasion. ● SANDRA MIGNOT

Accueil et mur des Emiles, 7 rue Trétaigne, le vendredi de 18 h à 21 h, le samedi et dimanche de 11 h à 20 h et le lundi de 14 h à 20 h, anversauxabbesses.fr

Un olivier en mémoire de la déportation

Une oeuvre symbolisant le souvenir des 44 habitants juifs du 38 rue Ramey déportés lors de la Deuxième Guerre mondiale a été inaugurée le 6 octobre dans la cour de la résidence. Cet olivier en acier forgé, créé dans le Var par le ferronnier d'art Jean-Philippe Fally, a été dévoilé au cours d'une cérémonie touchante, entrecoupée de musique, de chants yiddish et de prises de parole. Le rassemblement, résultat de la patiente recherche généalogique entreprise par Guillaume Christophe-Huart *(lire notre numéro 329)*, a permis les retrouvailles de descendants des personnes déportées issus de branches familiales dispersées à travers les continents. ● S.M.

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

MARDI 12 NOVEMBRE
En mairie dans la salle des mariages à 18 h 30.

BRADERIES ET VIDE GRENIERS

LES 9 ET 10 NOVEMBRE
Par la Société de la Haute Vallée du Loir dans les rue et place des Abbesses.

DIMANCHE 11 NOVEMBRE
Organisée par la librairie La Régulière, 43 rue Myrha. On y trouvera objets et vêtements.

DIMANCHE 24 NOVEMBRE
Organisé par l'association Bien-être dans l'Hexagone dans la rue Ordener.

DU 6 AU 23 NOVEMBRE

Satellites
Dans le cadre de ce festival, une série de spectacles à l'Étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte. Infos sur etoiledunord-theatre.com

LES 6 ET 7 NOVEMBRE

Identités
Lancement le 6 de la revue Face B sur le thème *« Quand la langue raconte nos identités »* avec Bissai Media et les éditions Faces cachées. Le 7 vernissage et dédicace de *New rural* (éd. Atrabile) avec l'autrice Aurélie William Levaux, dont les dessins seront exposés jusqu'au 10 novembre, librairie La Régulière à 19 h, 43 rue Myrha.

JEUDI 7 NOVEMBRE

Expo photos Arménie
Vernissage *Arménie année zéro* de Patrick Rollier sur le temps d'avant, les rencontres... Il est question d'humanité. Villa des créateurs, 9 rue Ganneron à 19 h, lavilladescréateurs.com

Grève du chômage
Activ'18 organise des ateliers avec les salariés de son entreprise à but d'emploi, un buffet-découverte de leur nouveau restaurant, de 14 h 30 à 17 h 30, au 2 boulevard Ney.

VENDREDI 8 NOVEMBRE

Papier
Atelier de création de personnages en fil de kraft armé et papier à 14 h 30 à l'Espace Canopy, 19 rue Pajol. Et d'autres événements sur le site www.espacecanopy.fr

TRAVERSES À PAJOL, LA DERNIÈRE ?

Nouveau lieu pour le festival Traverses, accueilli cette année dans la salle de danse du gymnase Micheline Ostermeyer. Le public y déambulera entre les photos en noir en blanc de *krumpers* de Ricardo Suanes disposées sur les tapis bleus de la salle. Toutes les dix minutes, il sera invité à rejoindre les bords de la salle pour laisser place à un duo de danseuses contemporaines dans une création originale qui fera écho à l'énergie des danseurs de krump, danse urbaine née à Los Angeles.

Le public, fidèle du festival depuis qu'il a inauguré la salle de spectacle de la halle Pajol en 2013, ne manquera pas d'être présent encore cette année. D'autant qu'après cette onzième représentation, Ricardo avertit que ce sera *« la dernière chose [qu'il] fait dans le quartier si la Mairie ne se bouge pas »* quant à la gestion de la salle République où le spectacle a habituellement lieu *(lire notre n° 317)*. ●

SYLVIE CHATELIN

Samedi 16 novembre, de 16 h à 20 h, gymnase Micheline Ostermeyer, 22 bis esplanade Nathalie Sarraute, accès libre et gratuit.

Chez Michou : (re)lever de rideau

La Butte ne l'avait pas vu venir. Pourtant, c'est bien Gad Elmaleh qui été choisi par la justice pour racheter le fonds de commerce de l'établissement situé au 80 rue des Martyrs et placé en liquidation judiciaire selon un jugement consulté par l'AFP. L'acteur et humoriste de 53 ans va donc succéder au légendaire Michou, propriétaire de ce cabaret transformiste de 1956 à 2020 (année de son décès).

Un lieu que l'acteur et humoriste connaît bien puisqu'il s'y était rendu avant le tournage du film de Merzak Allouache, *Chouchou*, dans lequel il interprétait un travesti. Un peu plus de vingt ans plus tard, ce cabaret est voué à être transformé en temple de l'humour. *« Il y aura du stand-up, il y aura de la comédie mais je vais garder quand même l'âme de ce lieu,* a-t-il déclaré sur France 5. *On ne va toucher à rien à l'intérieur, car c'est un musée. »* Pas de plagiat donc cette fois-ci, mais un changement de formule, laquelle n'aurait pas déplu à Michel Georges Alfred Catty, qui disait dans ses mémoires vouloir que son cabaret disparaisse avec lui.

Ce nouveau Comedy club, dont le nom et la date d'ouverture ne sont pas encore connus, sera le premier du genre à Montmartre. Un quartier historiquement stratégique pour une discipline comme le stand-up, en plein essor depuis maintenant presque vingt ans, y compris dans notre arrondissement. ●

MAXIME RENAUDET

L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE À L'ÉCRAN

La bibliothèque de la Goutte d'Or propose dans le cadre du Mois du film documentaire, trois projections. Samedi 9 novembre, *143 rue du Désert* de Hassen Ferhani (2019), nous mène à la rencontre de Malika, en plein désert. Puis le 16 novembre, *A Mansourah tu nous as séparés* (2019), un documentaire historique révèle un fait méconnu de la guerre d'Algérie : deux millions d'Algériens ont été déplacés par l'armée française et regroupés dans des camps. Avec sa fille Dorothée Myriam, Malek Kellou a collecté des faits et sera présent pour un échange. Enfin le samedi 30 novembre : *Frontière Intérieure* de Claire Ananos sera projeté. Dans ce film inédit de 2005 sur le quartier de la Goutte d'Or, on retrouve de nombreux témoignages et des personnalités du quartier, notamment Said Bouziri, militant des droits humains. ●

DANIELLE FOURNIER

THÉÂTRE

FRIDA, PORTRAIT D'UNE ARTISTE AVANT-GARDISTE

À la Manufacture des Abbesses, un récit biographique raconte l'artiste mexicaine engagée et rencontre un vif succès.

Frida raconte la vie de Frida Kahlo, artiste mexicaine redécouverte à l'aube des années 1960 pour son féminisme précurseur, son talent bien sûr et sa conception avant-gardiste de la sexualité. La peintre, décédée avant son quarante-huitième anniversaire, après une vie de souffrances physiques terribles, est désormais devenue un objet de marketing qui aurait probablement heurté ses idées politiques et sa vision du rôle de l'artiste dans la société. *« Mais à part son célèbre mono-sourcil, la plupart des gens ne connaissent rien d'elle »*, observe Paola Duniaud, la metteure en scène de *Frida*. Il était donc temps de raconter son histoire sur les planches.

Six comédiens (dont la metteure en scène) du collectif Les Immortels, incarnent l'artiste et ses proches : les parents, le professeur et mari Diego Rivera, la sœur, le premier petit ami, la photographe Tina Modotti, le fidèle médecin, etc. En fil rouge, une narratrice fait le lien entre les différentes périodes de la vie de la peintre. Le spectacle est enlevé, le rythme est bien tenu, les personnages sont interprétés avec justesse et on ne s'ennuie pas une seconde. Un succès vivement mérité. ●

SANDRA MIGNOT

À la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron (métro Abbesses ou Pigalle) jusqu'au 30 novembre, les mercredis, jeudis, vendredis, samedis à 19 h.



N. Cortes

VENDANGES 2024

EN DESCENDANT DE LA BUTTE





Thierry Nectoux x3

Parti des vignes du Clos Montmartre pour arriver à la mairie du 18e, le grand défilé de la 91e Fête des vendanges a eu lieu samedi 12 octobre. Comme chaque année, les confréries montmartroises ont parcouru en musique les rues de notre arrondissement, accompagnées d'habitants et d'associations en tout genre. En tête, le président de la République de Montmartre, Alain Coquard (au premier plan), et son garde-champêtre, Bernard Beaufrère (à droite). Ce dernier en a profité pour déclamer un poème-hommage pour l'anniversaire du Moulin-Rouge, qui fêtait ses 135 ans quelques jours plus tôt.

N. Cortes

Lancement des Écrans sanglants
Soirée avec la maison d'édition indépendante Le Gospel – *cinéma d'horreur, mysticisme et regard féminin* de Claire Cronin, en compagnie de l'éditeur, de la journaliste et autrice Pauline Le Gall, à 19 h 30 au Rideau rouge, 42 rue de Torcy, entrée libre, inscription souhaitée : librairie@lerideaurouge.com

SAMEDI 9 NOVEMBRE

Atelier coloriage
Pour les enfants puis lectures et dédicaces à 11 h à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha. D'autres événements sur lareguliere.fr

MERCREDI 13 NOVEMBRE

Goutte d'Or
Conférence-visite et découverte de son histoire associative. Rendez-vous à 9 h 30 à la Salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno. S'inscrire via mtronet@sallesaintbruno.org

JEUDI 14 NOVEMBRE

BD
Mat Let, l'auteur de la bande dessinée *A moindres risques* sur la « salle de shoot » de l'hôpital Lariboisière, les associations Gaïa et Médecins du monde seront à 19 h 30 à la librairie Le Pied à terre, 9 rue Custine.

LES 14 ET 15 NOVEMBRE

Festival Magnétique Nord
Le multi instrumentiste Mark William Lewis le 14 à 19 h, puis le 15 à 19 h aussi avec trois musiciens, Alex Zhang Hungtai, Vanessa Bedoret et Mun Sing. A la Station-Gare des Mines, 29 avenue de la porte d'Auvervilliers. Plus d'infos sur le site lastation.paris

VENDREDI 15 NOVEMBRE

Bifurcation/s
À partir de 19 h, l'équipe de Bifurcation/s célèbre le lancement de son premier numéro au Bar commun, au 135 rue des Poissonniers.

SAMEDI 16 NOVEMBRE

Monte le son
Lecture musicale et illustrée du conte persan Majnoun et Leïli. A partir de 12 ans à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre, à 18 h. Gratuit sur inscription.

DIMANCHE 17 NOVEMBRE

Spectacle musical pour les plus de six ans
Félix et Hector croque-morts chanteurs. A 16 h aux Trois Baudets, 64 boulevard de Clichy. Réservation : lestroisbaudets.com

THÉÂTRE

LA FEMME ASSISE

Sandrine Bonnaire incarne une meurtrière flirtant avec la folie dans une adaptation d'un roman de Marguerite Duras.



Pierre Grosbois

Au départ il y a un fait divers qui inspira Marguerite Duras : Amélie Rabilloux fracasse le crâne de son mari, avant de le dépecer et de balancer ses membres épars, du haut d'un pont, sur des trains de marchandises. À l'exception de la tête.

Au début de *L'Amante anglaise* tout a déjà eu lieu. Claire Lannes a supprimé sa cousine Marie-Thérèse, une pauvre fille sourde et muette ramenée de province pour servir de bonne. Passée aux aveux, elle attend son châtiment. L' « interrogateur » questionne d'abord Pierre Lannes qui décrit une épouse apathique, comme déjà morte. Cependant un drame germait, dont il s'imaginait la victime potentielle.

Un trio en scène

Pierre cède la place à Claire face à l'interrogateur. Elle répond docilement, évoque un premier amour à Cahors. Puis le mariage avec Pierre Lannes qui ressemble à une anesthésie. La grosse Marie-Thérèse l'encombre. L'été, elle se réfugie dans le jardin où pousse la menthe anglaise. Mais l'hiver sa présence animale lui pèse. A la fin Claire réclame de l'écoute. Sans réussir à échapper à son enfermement.

L'interrogateur (Frédéric Leidgens) sonde le mari (Grégoire Oestermann). Il se tient devant le rideau de fer. Qui se lève lorsqu'apparaît Claire. Sandrine Bonnaire, raide sur sa chaise, vêtue d'une robe noire informe, ne bougeant que les doigts, expose un visage de la folie. Le public repart avec l'image de cette femme opaque qui, depuis longtemps, ne savait plus comment vivre. ● MONIQUE LOUBESKI

Au théâtre de l'Atelier jusqu'au 31 décembre. Du mardi au samedi à 21 h, le dimanche à 15 h. Réservation : billetterie@theatre-atelier.com

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES. POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31€
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59€
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40€

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20€
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40€
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80€ (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris
E-mail : 18dumois@gmail.com
Site : http://18dumois.info

Concert du mois
Avec le duo Miral et sa musique d'inspiration orientale, rock et jazz. A 20 h à l'Institut des cultures d'islam, 56 rue Stephenson.

MARDI 19 NOVEMBRE

Chanter
Le COSU (Chœur & Orchestre Sorbonne Université) invite à chanter à ses côtés (airs traditionnels du bassin méditerranéen, arabo-andalous, turcs). A 19 h à l'auditorium du campus Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset. Gratuit sur inscription via le site cosu.sorbonne-universite.fr

Film mystère
Soirée autour des troubles. Qu'ils soient synonymes de dépression, de folie, d'introspection, ils partagent nos existences et résonnent dans la littérature comme fils directeurs de créativité. Projection d'un film surprise, à 19 h 30 au Rideau rouge, 42 rue de Torcy.

DU 20 AU 22 NOVEMBRE

Ici demain
Pour la 5e édition de ce festival, le centre FGO-Barbara invite une bonne vingtaine de jeunes musiciens émergents sur sa scène au 1 rue de Fleury. Plus d'infos sur le site fgo-barbara.fr

JEUDI 21 NOVEMBRE

Seule en scène
Femme parmi les loups par la conteuse Célia Chambaud, spectacle qui mêle récits et contes merveilleux, pour adultes et ados à partir de 15 ans, raconte la vie imaginaire de Suzanne, domestique au XIXe siècle, à 20 h 30 au Bar commun, 135 rue des Poissonniers.

JEUDI 28 NOVEMBRE

Nos voix pour toutes
La Fondation des femmes organise la première édition du grand show solidaire Nos voix pour toutes, un événement caritatif qui se tiendra à l'Adidas Arena, 56 boulevard Ney. Ce concert pour les droits des femmes réunira une trentaine d'artistes de divers horizons. Réservations et informations sur adidasarena.com

VENDREDI 29 NOVEMBRE

Anniversaire
Cuisine partagée et restaurant de quartier, Quartier Libre fête ses 5 années d'existence, à partir de 18 h 30, au 9 rue de la Charbonnière.

Thierry Necteux x5

LES ABBESSES, DE PLUS EN PLUS BRANCHÉ

De plus en plus de commerces alimentaires de détail disparaissent. À la place, des boutiques de mode, de décoration ou de loisirs.

A la rentrée, les habitants des Abbesses ont constaté avec émoi que deux importants marchands de fruits et légumes, de l'enseigne Hamon, avaient baissé le rideau. Si celui du 6 rue Lepic a été repris par un autre primeur, celui qui se trouvait à l'angle de la rue Ravignan est fermé. La raison : l'enseigne appartient à Promodès qui, à la suite de sa fusion récente avec Carrefour, se sépare de certains de ses magasins.

Cette fermeture et surtout la manière dont elle s'est faite, sans souci pour les besoins des habitants ni pour le personnel, prévenu à la dernière minute, mettent en colère Michel Langlois, le président de l'association des commerçants Lepic-Abbesses. Cette dernière, qui regroupe 180 commerçants et existe depuis vingt-cinq ans, a suggéré une solution : l'installation sur la place des Abbesses d'un primeur. Mais il ne semble pas, dans l'état actuel des choses, qu'elle obtienne les autorisations nécessaires.

Un changement de clientèle

Cette fermeture intervient après celle d'un autre magasin Hamon, il y quelques années, au 63 rue des Abbesses, et pose la question de l'évolution de ce quartier. Autant, la rue Lepic *« parvient à maintenir son commerce de bouche »*, même si une transformation est visible avec l'installation de plusieurs magasins de produits asiatiques, autant la rue des Abbesses voit ses commerces d'alimentation de détail se raréfier pour *« céder la place aux boutiques d'habillement, de décoration et de loisirs »*.

Le président des commerçants pense que *« ces deux rues sont complémentaires »* mais il souligne que certains co-propriétaires voient d'un mauvais œil les commerces d'alimentation : leur activité commence à 4 ou 5 h du matin, et il y a des riverains qui ne supportent pas le bruit inhérent à certains commerces.

Tout ceci a à voir avec *« la valeur immobilière des appartements et des commerces »*. Car de plus en plus s'installe une clientèle branchée, avec ses bars et ses habitudes propres, modifiant en profondeur le rythme de vie du *« village »*. Séduits par un certain style de vie montmartrois, ces nouveaux habitants, depuis une dizaine d'années, contribuent à la transformation de la physionomie de la rue. Les commerces deviennent excessivement chers, selon M. Langlois, au lieu d'assister *« à une concurrence saine entre enseignes »*, on voit *« s'installer des commerçants de passage »*, attirés par une rentabilité rapide. ●

DANIELLE FOURNIER

Article paru en octobre 2000

LE RETOUR CHAOTIQUE DE MISS MONTMARTRE

La Butte compte des passionnés qui perpétuent les traditions à sa gloire. C'est dans cet esprit que s'est créée en juin 2010 l'association Le Petit Montmartre, à l'initiative d'habitants et d'amis qui se sont donné comme objectif, après plus de quarante ans d'interruption, de relancer l'élection de Miss Montmartre. Ce fut le cas le 7 décembre dernier, au Ciné 13 (1 avenue Junot). Pour l'occasion le programme avait été vu en grand. Comme le concours de Miss France, le spectacle durait plus de quatre heures, alternant les passages des candidates et les interventions d'artistes variés. Ainsi, de l'apéritif jusqu'à la désignation de la gagnante, les 35 euros investis dans une place devaient être plus que rentabilisés.

Seulement, la soirée a été parsemée de couacs : depuis l'arrivée tardive des costumes des candidates, décalant d'une heure leur entrée sur scène, jusqu'à la susceptibilité exacerbée du présentateur Sylvio Bolinio. Ce dernier, largement responsable de l'ambiance, a quitté la scène pas moins de trois fois, dont l'une après un échange de noms d'oiseaux avec le co-président du jury et la dernière au beau milieu de la remise des prix.

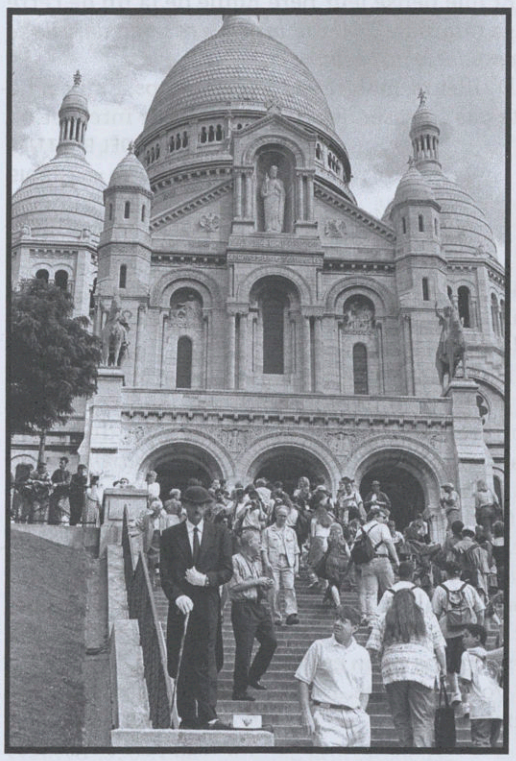
Heureusement, les candidates n'ont pas fléchi et c'est Alexandra Domsch qui a été élue. Âgée de 24 ans, cette passionnée de cinéma et de sports nautiques est créatrice de lingerie fine.

L'événement devrait être reconduit l'année prochaine. Espérons qu'à la motivation se joindront l'expérience et l'organisation. ● DAVID LE DOARÉ

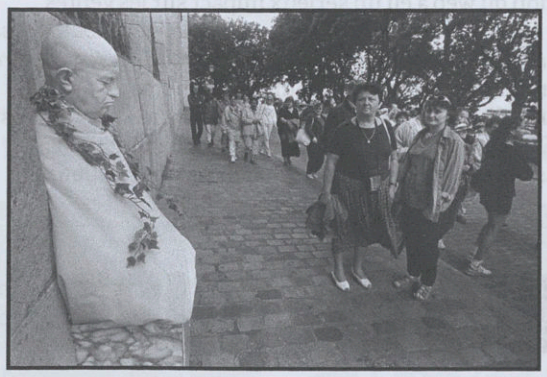
Article paru en janvier 2011

LES STATUES DE LA BUTTE

Les endroits stratégiques de Paris voient proliférer de nouvelles œuvres d'art : des statues de personnages. À Montmartre, elles se répartissent aux alentours du Sacré-Coeur et surtout dans la rue Azaïs dont le grand mur de pierre met la statuaire en valeur.



Thierry Nectoux x5









L'art de l'immobilité fascine et impressionne. Le succès qu'obtiennent les artistes tient surtout à leur talent pour faire rire, surprendre, émouvoir, créer une complicité avec le public. Invariablement, il y a quelqu'un pour dire: *« Comment il fait pour respirer là-dessous ? »*

D'après un texte de Christine Brethé, paru à l'été 1999.

PRÈS D'UN SIÈCLE D'ÉPOPÉE FAMILIALE

La droguerie Royer tire sa révérence, après trois générations derrière le comptoir. Les commandes en ligne ont tué ce type de commerce.



Photo d'archives

Quincaillerie et matériel pour le bricolage et la décoration, produits ménagers, peintures et objets pratiques.

Un magasin va fermer son rideau après avoir liquidé tout son stock à des prix cassés. Banal, me direz-vous ... Pas tout à fait car cette enseigne a presque un siècle. Ce magasin, c'est Royer, à l'entrée de la rue du Poteau, à deux pas de la Mairie. Et c'est la troisième génération de la famille qui met la clé sous la porte.

L'aventure commerciale commence en 1922, avec Étienne Royer, le grand-père des actuels propriétaires, Stéphane et Christophe. Originaire de la Sarthe, après avoir fait la guerre, Étienne s'associe avec un ami pour acheter un magasin de 36m² dans la rue du Poteau. Les années 50 sont particulièrement florissantes pour le magasin.

C'est l'époque des révolutions, celles du plastique et de l'électroménager, qui donnent un vrai coup de fouet au commerce. Émile, le père de Christophe et Stéphane, prend le relais de son propre paternel, en 1960. « *À l'époque,* rappelle Christophe, *il y avait 300 drogueries à Paris.* » Tout va bien, Émile roule en belle voiture, le magasin est promis à un bel avenir. Pour Stéphane, prendre le relais de son grand-père et de son père dans les années 80 a toujours paru évident. Il a fait un bac pro et suivi des cours à la chambre de commerce. Le frère, formé aux arts graphiques, a rejoint l'affaire plus tard.

Une annexe pour la découpe du bois

En 1982, étape importante, le petit magasin fait l'acquisition d'un fond de commerce mitoyen qui permet d'ouvrir un rayon bricolage qui représente actuellement un tiers du chiffre d'affaires. « *Avant, nous n'étions que droguiste et marchand de couleurs comme on disait* », précise Christophe.

En 1992, après qu'Émile a fait donation de son bien à ses deux fils, une nouvelle acquisition de taille va permettre de réorganiser l'activité. Ouvre alors un atelier de découpe bois qui va devenir indispensable pour beaucoup de riverains. Et quand en 2001, Royer rachète une petite enseigne rue Sainte-Isaure, il y déménage son atelier bois pour laisser place à un espace dédié à la décoration intérieure. À cette époque, l'enseigne représente une surface de vente totale de 260 m2 (500m² avec les entrepôts). Stéphane n'est pas peu fier d'avoir dès 1986 introduit l'outil informatique qui va révolutionner l'organisation du commerce. « *Avant, le magasin fermait ses portes entre 12 h 30 et 16 h, un temps qui servait à constituer les stocks et à passer les commandes,* explique Christophe. *Avec l'informatique, on a pu ramener la pause à une heure.* »

La fin sans l'amertume

Mais tout cela est derrière nous car depuis quelque temps, tous les clignotants sont au rouge. La révolution du web a eu un sérieux impact sur les ventes du magasin. Avant, on disait : « *Chez Royer, y a tout.* » Désormais, on trouve tout sur la toile et on se fait livrer en 48 h alors que pour le commerce de quartier, il faut parfois attendre une semaine.

De toute façon, la société est difficilement transmissible à des repreneurs, sachant que les deux filles de Christophe et Stéphane ne sont pas intéressées par la reprise du magasin. Alors quand en 2017, une offre est arrivée de la part de la Société générale, les frères Royer décident de la saisir. L'enseigne va donc disparaître, mais Stéphane ne se veut pas trop triste de la fin de cette épopée. Il se félicite que les huit salariés ne soient pas pénalisés par la fin du commerce.

Certains ont des projets professionnels, d'autres sont proches de la retraite, comme Christophe. De son côté, Stéphane a encore quelques années devant lui. Repartira-t-il sur un nouveau projet ? « *Pour l'instant, je sais simplement que je vais me reposer dans ma maison en Auvergne.* »

Et que pense leur père Émile de la fin de cette saga familiale ? « *Il voit bien que ce serait difficile de reprendre le magasin.* »

D'ailleurs, malgré ses 88 printemps, Émile n'hésite pas à passer des commandes sur internet.●

NOËL BOUTTIER

Article paru en mars 2019

LAMARCK-PUNKLAINCOURT

Un groupe de « punks » a élu domicile sur les escaliers du métro Lamarck-Caulaincourt. Ils sont venus là car ils trouvaient sale et violent le quartier des Halles.

Dino a 17 ans, deux crêtes sur la tête, un jean déchiré et un blouson noir bardé de badges. Mickey a 18 ans, des parents en province, quelques points de suture au-dessus de l'arcade sourcilière et les cheveux hérissés en pointe. Tous deux sont assis au-dessus du métro Lamarck-Caulaincourt. Ils sont punks. La rue Pierre Dac en accueille cinq ou six l'après-midi, vingt-cinq ou trente certains soirs selon un commerçant. Tous jeunes, à l'allure soignée, très stylisée, ils dorment chez des amis ou en squat, étudient, travaillent ou pas.

« La vitrine n'était pas conforme ! »

Avant Lamarck, Dino, étudiant en musique, était à Beaubourg ou aux Halles, mais il a émigré ici parce que là-bas, « *c'est sale et violent* ». Lui, le soir, il dort à gauche, à droite, parfois dans un squat de la Moskowa. À ces heures-là, il y a parfois des bagarres avec des skins venus de plus bas, d'où la balafre de Mickey. L'autre soir, la police l'a emmené à l'hôpital Bichat.

Il n'a pas de chance, Mickey. Il avait un peu bu et voilà, raconte-t-il, qu'il s'est fracassé la tête contre une vitrine d'un magasin de la rue Caulaincourt. « *C'est pas ma faute, la vitrine n'était pas conforme !* »

C'est comme le poteau indicateur du métro. « *Il s'est écroulé tout seul alors qu'on était deux à s'y appuyer. On est tombé avec !* » Et même lorsque des touristes allemands passent par là un peu éméchés et jettent leurs canettes par terre, c'est Mickey et ses copains qu'on embarque pour bris de verre sur la voie publique. Non, vraiment pas de chance Mickey ! ●

BERTRAND COMBALDIEU

Article paru en juin 1997

NOUVELLES DE L'ÉPHÉMÈRE

Les artistes qui depuis quatre ans, à titre provisoire, travaillaient dans les locaux désaffectés de l'ex-hôpital Bretonneau, devront quitter les lieux fin juillet.

Le problème est connu : il manque à Paris et en proche banlieue des lieux pour accueillir les créateurs. Ce manque de surfaces et les prix à l'achat ou à la location ont poussé de nombreux artistes à se regrouper. Fondée en 1987, l'association Usines éphémères s'entend avec des propriétaires publics ou privés pour occuper provisoirement des sites promis à la démolition. Elle a investi successivement plusieurs bâtiments dans la capitale ou à sa périphérie, dont, depuis novembre 1990, l'hôpital Bretonneau sur les pentes à l'ouest de Montmartre rebaptisé Hôpital éphémère. Ce lieu, prêté par l'Assistance publique, est actuellement l'un des plus grands centres pluridisciplinaires en Europe. Il comprend, répartis sur 15 000 m², des espaces dévoués aux arts plastiques, à la musique ou au théâtre. Mais les lieux vont devoir fermer leurs portes le 31 juillet car l'Assistance publique récupère ses locaux pour y aménager un centre de gériatrie. L'association qui gérait ce lieu, et qui fédère 250 artistes (peintres, plasticiens, musiciens, artistes de théâtre), est à la recherche d'un nouvel espace. ●

ERWAN PERRON

Article paru en mars 1995

RECONVERSION DE BRETONNEAU

Le nouvel hôpital de gériatrie de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris a accueilli ses premiers patients en juillet. Il est dédié aux personnes très âgées du 18e et du 17e.

L'hôpital Bretonneau, un centenaire qui se métamorphose ! Tout un symbole ! Car se lancer en 1901, année de sa création, au service des enfants, puis également de la maternité en 1929, et passer en 2001 au service des personnes âgées, voilà qui reflète deux grandes tendances de la démographie française. Le recul de la natalité et de la mortalité infantile, et l'allongement de la durée de vie et son corollaire les pathologies du grand âge ont donc contribué à bouleverser Bretonneau. En effet, dans le nord-ouest, les deux cents lits spécialisés de Bichat ne pouvaient plus suffire à répondre aux besoins des quelque 30 000 Parisiens de plus de 75 ans vivant dans le 17 et le 18e.



Cour intérieure de l'hôpital Bretonneau.

Christian Adnin

Des études considérables

La décision de sa reconversion a été prise à l'automne 1994. Isabelle Lesage, nommée directrice, a eu carte blanche pour concevoir le nouvel hôpital. Une réalisation à 204 millions de francs, pour une capacité de 234 lits répartis en deux services, psychogériatrie et gériatrie générale, avec un effectif à terme de près de 400 professionnels.

Le nouveau Bretonneau a fait l'objet d'études considérables en amont, planifiées et détaillées fonction par fonction, local par local, équipement par équipement. Pour définir la conception fonctionnelle et le programme technique détaillé du projet, Isabelle Lesage et son équipe ont sillonné la France et l'Europe à la découverte des expériences les plus novatrices. Ils ont sollicité l'avis de centaines de spécialistes et celui aussi des futurs utilisateurs, équipes de ville et associations comprises.

À la découverte des expériences

Bretonneau constitue, selon sa direction, la synthèse originale des initiatives contemporaines en gériatrie les plus réussies. Sur le plan architectural, l'hôpital est organisé en quatorze unités d'hospitalisation de court, moyen ou long séjour. Baptisées « maisonnées » et portant chacune le nom d'un peintre ayant travaillé à Montmartre, elles sont réparties dans deux petits ensembles composés de trois pavillons reliés entre eux par des jardins intérieurs. Quinze personnes âgées au maximum séjournent dans une « maisonnée », conçue comme un grand appartement collectif animé par une « maîtresse (ou un maître) de maison ». Une cuisine donnant sur la salle à manger, un salon, un poste de soin et, autour, les chambres. Chaque maisonnée dispose aussi d'un jardin et d'une terrasse.

Une « rue intérieure » a également été créée, pour favoriser les animations et les rencontres entre patients et visiteurs. Elle regroupe en particulier un café, un restaurant, une médiathèque, un atelier de peinture, un salon de coiffure, un oratoire, ainsi qu'une salle de spectacle de 180 places. ●

JEAN-FRANÇOIS VUILLERME

Article paru en septembre 2001

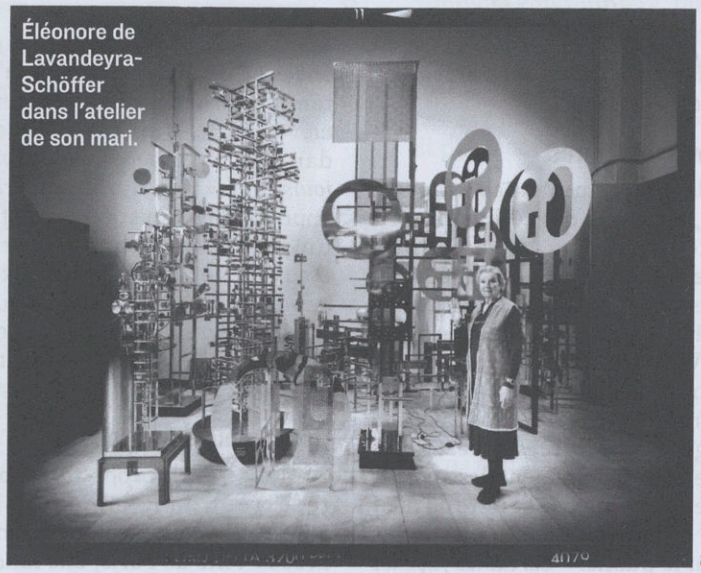
HOMMAGE À NICOLAS SCHÖFFER

Éléonore de Lavandeyra-Schöffer peut se réjouir : elle qui défend farouchement depuis quinze ans l'œuvre de son époux décédé en 1992, voit enfin son art reconnu et sa mémoire honorée officiellement.

Une plaque au nom de Nicolas Schöffer, le père de « l'art cybernétique », sera posée rue Hégésippe-Moreau, sur la façade de la Villa des arts où résida, de 1953 à sa mort, cet artiste qui introduisit le mouvement, le temps, la lumière et la musique dans la sculpture. L'inauguration aura lieu en présence, notamment, de Bertrand Delanoë, le maire de Paris qui résida quelque temps à la Villa des Arts, tout jeune homme, à son arrivée dans la capitale.

La première sculpture cybernétique de Nicolas Schöffer représentait CYPS I, un robot-danseur réalisé pour un ballet de Maurice Béjart.

La cérémonie sera suivie d'un vin d'honneur public offert par Éléonore, façon de remercier la Ville de Paris d'avoir sauvé l'œuvre de son mari. En effet, la prestigieuse Villa des arts, construite en 1892 et qui a abrité des dizaines d'artistes célèbres dont Cézanne, Eugène Carrière, Signac, Marcoussis, Dufy, Picabia avait été rachetée en 2005 par un marchand de biens, Transimmeubles, qui entendait la vendre « à la découpe », laissant sur le pavé la majorité des 80 résidents qui occupaient les ateliers et les logements. Heureusement, la Ville de Paris a mis le holà, rachetant l'immeuble en janvier 2007. Ainsi, les artistes peuvent y rester et Éléonore ne sera pas expulsée du vaste atelier où elle réside au milieu des gigantesques sculptures de son mari, elle qui redoutait tant de se trouver à la rue et de voir l'œuvre de Nicolas jetée au rebut. Gardienne du trésor de cet artiste d'origine hongroise, arrivé en France en 1936 à 24 ans, Eléonore est comblée. ●



Éléonore de Lavandeyra-Schöffer dans l'atelier de son mari.

Christian Adnin

JACQUELINE GAMBLIN

Article paru en septembre 2007

LA TABLE OUVERTE : DES REPAS POUR LES DÉMUNIS

Cela fonctionne grâce au travail de bénévoles et aux dons de gens du quartier.



En plus de continuer à servir des repas aux démunis, La Table ouverte a deux restaurants de quartier et une épicerie solidaire.

DR

Ils arrivent par groupe de deux ou trois, soit seuls, et s'installent autour des tables. Cette fois-ci, ça se passe dans le local de l'association pour le dialogue et l'orientation scolaire (ADOS), rue Polonceau, qui a bien voulu prêter ses murs. L'association La Table ouverte a lancé les invitations et organise un repas solidaire. Au menu, salade de poivrons et d'aubergines cuits, pâtes en sauce et poulet.

Ces repas sont organisés depuis la création de l'association en 2009. Mais Rachid Arar, animateur de La Table ouverte, distribue des repas depuis quinze ans. Son engagement lui est tombé dessus un soir, en sortant de Lariboisière où son père était hospitalisé. « *J'ai vu des gens assis là sous le métro et je me suis dit qu'on n'avait pas le droit de fermer les yeux. J'ai rejoint des associations qui distribuaient des repas* », se souvient-il.

80 à 150 repas par mois

But principal : que les gens mangent un vrai repas, confortablement assis. Il y a ensuite le désir de créer du lien. Tous les convives sont en situation précaire. Ces repas leur permettent de se laisser aller librement à un échange d'informations ou de tuyaux pour trouver un lieu où dormir la nuit suivante. Parce que la précarité crée l'isolement et l'isolement crée la déchéance. Il s'agit aussi de les aider à retrouver un peu de dignité.

La plupart des bénéficiaires de ces repas viennent du quartier de la Goutte d'Or et alentour. Parmi les convives, il y a ceux qui vivent dans les hôtels meublés, des jeunes qui n'arrivent pas à trouver du travail. « *Il y a ceux qui sont retraités et qui arrivent à 80 ans avec une retraite de 700 euros. Et quand ils paient un loyer de 500 €, ils se retrouvent avec un minimum pour manger* », regrette Rachid Arar. Environ 80 à 150 repas sont ainsi offerts par mois. Au-delà, c'est au-dessus des moyens de l'association qui n'est pas équipée pour.

La solidarité du quartier

L'association n'a pas de locaux, les repas sont donc préparés chez les bénévoles qui habitent tous la Goutte d'Or. « *On est devenus une équipe*, sourit Rachid. *Nous préparons les repas chez ceux qui ont de grandes cuisines. Certains bénévoles récoltent de l'argent et m'appellent quand ils en ont récupéré suffisamment. Dès que les sous sont prêts, on met en place la distribution en une semaine.* »

La patronne du bar restaurant La Môme, à l'angle des rues Stephenson et Jean-François Lépine, qui depuis est devenue présidente de l'association, a décidé de faire appel aux compétences de la Table Ouverte pour distribuer des repas. Elle a mis à disposition son établissement, donné des fonds personnels et lancé les premiers repas à sa charge de façon à mettre de l'huile dans les rouages. Il y a des commerçants qui offrent une partie des légumes ou de la viande. D'autres font des tarifs très préférentiels. Le plus difficile est de trouver des familles disponibles pour préparer le repas. « *Ce qu'on cuisine, ce n'est pas de la gastronomie, conclut Rachid Arar, c'est juste un plat chaleureux à partager avec les autres.* » ●

NADIA DJABALI

Article paru en juin 2011

LA RÉNOVATION DE CHÂTEAU-ROUGE

UN CHANTIER DE DOUZE ANNÉES

Des centaines de nouveaux logements, des résidences étudiantes, des locaux commerciaux, le quartier a changé de visage.

« *La rénovation du quartier Château-Rouge, c'est terminé* », a indiqué le maire du 18e Eric Lejoindre, au cours d'une réunion d'information à la mairie le mois dernier. Le remplacement de l'habitat insalubre par un habitat digne, engagé par la Ville de Paris à la Goutte d'Or, aura duré douze ans, de 2002 à 2014. Et même un peu plus si l'on tient compte des chantiers encore en cours.

Soulignant son attachement au quartier, l'ancien maire, Daniel Vaillant, a rappelé l'insalubrité passée et les cicatrices de la Goutte d'Or. Dans les années 80, alors que le quartier sud était réhabilité, le quartier nord était oublié. Il a fallu « *attendre 2001 pour qu'on commence à investir, démolir et réhabiliter* ». Le travail réalisé est colossal.

Des avis contraires

Plus de 500 logements sociaux ont été créés, ainsi que des résidences étudiantes, des locaux associatifs ou à usage commercial. Le tout sous la houlette de la SEMAVIP, l'une des principales sociétés d'économie mixte de la Ville de Paris, avec des cabinets d'architectes et des bailleurs sociaux.

Dans certains cas, la structure d'origine a pu être préservée. Le plus souvent, le délabrement des anciens immeubles a imposé de faire du neuf. Mais des critiques se sont élevées parmi le public. « *Certaines façades sont catastrophiques. On met du blanc et hop ! C'est laid !* », déclare un habitant de fraîche date. Une jeune femme, élevée avec ses six frères et sœurs dans un deux pièces de la « *peu réjouissante* » rue Myrha d'autrefois, approuve la rénovation, rejointe par un senior la jugeant « *positive* ». D'autres dénoncent des travaux « *bas de gamme* ». Adjoint à l'urbanisme, Michel Neyreneuf rappelle que « *les projets d'architecte sont soumis au vote, et qu'un élu ne fait pas la loi* ».

Des commerces étroits

On a aussi parlé propreté, problème récurrent dans le quartier. La SEMAVIP a rappelé qu'en partenariat avec la Ville de Paris, elle lance un certain nombre de campagnes de nettoyage et de réparations.

Dans ce quartier, la question des commerces, « *peu reluisants* » selon certains, se pose aussi. « *Il faut pousser les murs ! Il n'y a pas assez d'espace* », regrette une commerçante. Éric Lejoindre affirme que « *la volonté d'avoir des commerces a poussé tout le monde à se mobiliser* ». Il affirme « *qu'il n'y a pas de marché de gros à la Goutte d'Or !* », et ajoute que, rue Myrha « *où l'essentiel a été réalisé, des travaux importants devraient encore avoir lieu* ». En effet : dans cette seule rue, un immeuble est en cours d'achèvement, un autre en cours de réhabilitation, et deux friches encore en attente de construction. Sans parler de la chaussée, dans un état de délabrement plus qu'avancé : les réparations bricolées juste avant la visite en 2012 de Manuel Valls, alors ministre de l'Intérieur, n'ont pas résisté longtemps ! ●

NADIA DJABALI

Article paru en mai 2015

LA LOUVE : INAUGURATION EN VUE

Après trois ans de gestation, le supermarché coopératif va ouvrir ses portes. Des produits pour tous les goûts, pour toutes les bourses et surtout une grande aventure humaine.

Cette fois-ci, c'est la bonne : La Louve, premier supermarché coopératif à Paris, ouvrira ses portes à la fin de ce mois. Au 116 rue des Poissonniers, dans des locaux flambants neufs, ce sera selon Tom Boothe, un des porteurs du projet, *« le supermarché le plus riche de la capitale en termes de diversité des produits : des produits d'Afrique que l'on trouve dans la Goutte d'Or, à l'épicerie fine comme au Bon Marché et tous les produits de consommation courante dans leur version conventionnelle ou biologique»*.

Après presque trois ans de gestation, de réflexion, de levée de fonds et de rodage des équipes et des fournisseurs, ce projet unique va enfin voir le jour. Une ouverture attendue qui pourrait bien faire des petits dans plusieurs grandes villes de France et d'Europe. C'est une bonne nouvelle pour l'économie sociale et solidaire.

Le basique et le haut de gamme

Comment s'est construite l'offre produits de La Louve ? *« Établir les relations avec les 60 fournisseurs a pris beaucoup de temps pour découvrir les produits et négocier les prix »*, détaille Tom Boothe. *« Nous travaillerons avec des grossistes pour des produits haut de gamme comme les fromages ou des produits italiens, mais aussi avec les grossistes du quartier pour ceux que l'on trouve dans les épiceries arabes de la Goutte d'Or et avec certaines marques de la grande distribution. »* Car le principe de La Louve est de proposer des denrées pour toutes les bourses et pour tous les foyers. *« Il ne s'agit pas de proposer uniquement des produits bio, d'abord parce que la faible marge que La Louve prendra n'aurait pas été tenable économiquement et surtout parce que notre projet repose sur l'adhésion de toutes les catégories d'habitants de l'arrondissement qui veulent se nourrir bien. »*

L'offre n'est pas figée et évoluera avec le temps. Si certaines marchandises ne se vendent pas bien, elles seront retirées. À l'inverse, si les sociétaires en proposent et choisissent de nouvelles, elles seront intégrées dans les rayons. *« Même si les gens veulent de la malbouffe, nous suivrons »*, ajoute Tom. Seul principe immuable : les aliments seront vendus entre 15 et 30% moins chers qu'ailleurs. Ainsi, les asperges bio produites à Angers seront vendues 11 € le kilo à La Louve contre 17 € sur les marchés parisiens. Pour rappel, La Louve est une coopérative constituée de sociétaires qui, contre l'accès au supermarché, devront donner quelques heures de leur temps pour participer à la bonne marche de l'enseigne.

Donner du temps et du cœur

Caisse, entretien, nettoyage, déchargement, achalandage ... il y en aura pour tous les goûts et toutes les disponibilités. Pour les détails techniques, des réunions se tiendront ce mois-ci et dans les premières semaines après l'ouverture. Certains membres plus impliqués et bien au fait du fonctionnement encadreront les nouveaux en qualité de coordinateurs d'équipes.

Une chose est sûre, *« ce sera une grande aventure humaine et un joli bazar au début mais la convivialité, les rencontres entre les gens sont déjà un grand succès pour La Louve »*, prévient Tom. *« À Park Slope, le magasin originel à New-York, on voit des choses drôles comme ces clients qui aident le nouveau sociétaire caissier à trouver les codes produits sur sa machine. »* Pour autant, bénévolat ne rime pas avec amateurisme, les travaux en cours l'ont montré. *« Il y a eu une grosse participation des membres au chantier cette année*, précise Tom. *Pas sur le gros œuvre bien sûr mais cet été, ce sont 150 personnes qui ont fait de la peinture, tous les week-ends du mois d'août, ce qui nous a permis une économie de 50 000 €. »* ●

STÉPHANE BARDINET

Article paru en octobre 2016

RÉOUVERTURE DE LA PISCINE

Un monument historique, ça s'entretient, surtout s'il date des années 30 et qu'il est plongé dans une atmosphère humide. La rénovation de la piscine des Amiraux, près du métro Simplon, a nécessité deux ans de travaux. Le bâtiment, un joyau d'architecture Art-nouveau conçu par l'architecte Henri Sauvage, a rouvert tout début septembre, pour le bonheur des nombreux nageurs du quartier. Ces derniers avaient dû se rabattre sur la piscine Bertrand Dauvin, porte de Clignancourt, ou sur celle de la place Hébert. Toutes deux ne font toutefois que 25 m tandis que le bassin des Amiraux est de 33 m. Les travaux ont permis de restaurer les portes en bois des cabines et les carrelages historiques mais aussi de remettre aux normes les systèmes de chauffage, de ventilation ou d'électricité. L'objectif étant de réduire les consommations d'eau et d'énergie. L'accès aux personnes handicapées est par ailleurs facilité. Le coût initial était de 10 millions d'euros. ●

FLORIANNE FINET

Article paru en septembre 2017



Jean-Claude N'Diaye

Le grand bassin sous sa belle verrière. Tout autour, sur deux niveaux, les balcons.

BIENVENUE AU BAR COMMUN

C'est la fête au 135 rue des Poissonniers pour l'inauguration d'un bar d'un nouveau genre.

Vous avez rêvé d'un bar où tout le monde passe derrière le comptoir ? Vous avez imaginé ce plaisir de côtoyer vos voisins et amis dans un lieu unique, ouvert, multiculturel, intergénérationnel ? Vous avez souhaité un jour trouver un zinc où les échanges sont simples et même facilités ? C'est bientôt une réalité dans le quartier Amiraux-Simplon-Poissonniers, puisqu'un nouveau projet associatif voit le jour : le Bar commun. 150 personnes y sont aujourd'hui engagées, 60 sont prêtes à passer derrière le comptoir. Et pourquoi pas ... vous !

Dernière ligne droite

C'est l'histoire d'un lieu alternatif. Au départ, il y a deux ans, se constitue un collectif composé en grande partie de personnes engagées pour créer un bar atypique où se conjuguent lien social, convivialité et solidarités intergénérationnelles. D'ardents défenseurs, aussi, des biens communs, un concept théorique pour parler – en faisant court – de la gestion partagée de ressources.

Au gré des rencontres, des fêtes de quartier, des hapennings autour de cafés de rue, il s'est etoffé d'habitants du quartier et a pris corps dans une réalité singulière. Si tous les membres n'ont pas tous la même disponibilité et le même engagement, ils ont tous cette envie de se retrouver dans un lieu qu'ils ont pensé ensemble. À la suite d'une campagne de crowdfunding, des travaux ont en effet été engagés dans un local attribué par Paris Habitat. Parmi les partenaires, outre les habitants et membres actifs, on compte plusieurs associations telles que Carton plein, Utopia 56, l'Association de la fondation étudiante pour la ville (AFEV), La Louve ou Culture sur cour. Réhabiliter le bar de quartier, voilà finalement leur objectif commun. En réinventant un vivre ensemble pétri de solidarités, de liens, de diversité, de mixité sociale et culturelle, de simplicité et surtout de discussions ... de comptoirs. Bref, ils ont fait un rêve et maintenant ils le réalisent : ça vaut déjà le détour ! ●

SOPHIE ROUX

Article paru en septembre 2017

LES BIFFINS SE REBIFFENT

Ils sont nombreux, autour de la porte de Montmartre, à vendre des objets de récupération, de vieux vêtements. Ils veulent obtenir un statut leur permettant de travailler sans être harcelés par la police. Le problème, c'est leur nombre.



Davide Del Giudice

Sauve qui peut, l'association de soutien aux biffins de la Porte de Montmartre, s'est mobilisée le 6 décembre place Jules-Joffrin pour rappeler aux élus les engagements qu'ils avaient pris avant les élections municipales. Les biffins sont les personnes qui revendent, en déballant sur les trottoirs, des objets récupérés. Ces héritiers des chiffonniers ne réclament qu'une chose : la réglementation de leur activité pour exercer dans de meilleures conditions. Ce samedi-là devant la mairie, le comité de soutien accuse : *« Rien n'a encore été fait pour organiser la vente, malgré les demandes formulées depuis plusieurs années par des élus, le conseil de quartier et nous-mêmes. »*

Des chiffres en augmentation

Sur les banderoles de l'association, un cri d'indignation: *« Les biffins se rebiffent »*. Trente à quarante personnes, en majorité des habitants du quartier, des élus locaux et une dizaine de biffins, sont présentes. Le dispositif policier est impressionnant. Six ou sept cars de CRS sont garés le long de la rue Ordener. Une vingtaine de CRS encadrent la manifestation. Les manifestants n'ont pourtant rien de dangereux agitateurs. S'il n'y avait pas beaucoup de biffins à la manifestation, c'est que le samedi est un jour important pour leurs activités. 300 à 400 biffins travaillent régulièrement près de la Porte de Montmartre. Beaucoup viennent là chassés des Puces des autres portes de Paris, celles de Montreuil notamment.

L'aggravation de la pauvreté conduit aussi de nouvelles personnes à tenter de gagner leur vie en exerçant cette activité. Ces nouveaux venus augmentent le nombre des chiffonniers dans le quartier. Ils atteignent parfois le millier selon certaines sources.

Le campement

La Mairie du 18e a fait un geste quelques jours plus tôt en direction de ceux qu'elle considérait être les « quarante biffins d'origine ». C'est-à-dire pour la plupart ceux qui occupaient le campement de la rue Pasteur-Vallery Radot, une sorte de mini-bidonville où ils logeaient. La mairie refuse l'amalgame entre ces « biffins d'origine », *« menant une activité réduite et informelle de vente de petits objets récupérés »* et l'actuelle situation à la porte de Montmartre, où l'on peut voir des centaines de personnes se livrer à *« de la vente à la sauvette »*.

La mairie a donc tenu à agir en direction de cette quarantaine de personnes. La veille de la manifestation, un groupe de travail, chargé du dossier des biffins, s'est réuni pour tirer un bilan de leur action. À ce jour, ce groupe de travail estime avoir relogé la quasi-totalité des occupants du campement, dont certains dans le 17e.

Une insertion par l'activité

La municipalité du 18e souhaite pour l'avenir continuer à aider les anciens résidents du campement. Le projet, pour le moment, vise à mettre en place une *« coopérative de biffins sur un espace géographique clairement délimité et qui n'empiétera pas sur l'espace public »*.

Pourtant la question des biffins ne s'arrête pas à ces quarante personnes. Bon nombre d'entre eux sont des retraités, des femmes seules, des chômeurs ou des travailleurs pauvres qui ont du mal à finir le mois. Dans une autre vie, ils etaient artisan, chauffeur de taxi, ouvrier, femme de chambre, femme de ménage... Ils ne mendient pas et espèrent simplement, par une activité économique même insignifiante, dépasser les minima sociaux que la société leur octroie. Tous cherchent là une dignité qu'on leur refuse.

Un rapport à 18 000 €

Après les dernières élections municipales, le comité de soutien attendait des avancées concrètes. La Mairie a commandé, pour 18 000 €, un rapport à l'association pour le droit à l'initiative économique (ADIE) sur la situation des biffins. Or, seuls quarante d'entre eux ont été pris en considération. Unique amélioration notable depuis cet été : les relations avec la police dont les descentes se font plus rares.

L'association craint cependant que cette trêve ne soit fragile. Le comité de soutien continue à faire pression sur la Mairie. Le jour de la manifestation, aucun élu n'a, semble-t-il, souhaité rencontrer les responsables du mouvement. Le combat pour la reconnaissance de l'activité de tous les biffins est loin d'être gagné. ●

LILAAFA AMOUZOU ET MATHIEU LE FLOCH

Article paru en janvier 2009

LES GARES DE LA PETITE CEINTURE BIENTÔT RÉNOVÉES ?

Pour éviter la démolition de nos deux anciennes gares, à la porte de Clignancourt (« gare Ornano ») et avenue de Saint-Ouen, la Mairie du 18e étudie leur remise en état. Il s'agit de définir un projet de réhabilitation pour ces bâtiments de qualité mais laissés à l'abandon depuis une dizaine d'années. Pour l'instant, seule la façade de la gare de Saint-Ouen est en cours de rénovation. L'association d'insertion Crysalis effectue des travaux d'entretien et d'embellissement.

Désaffectées depuis 1934

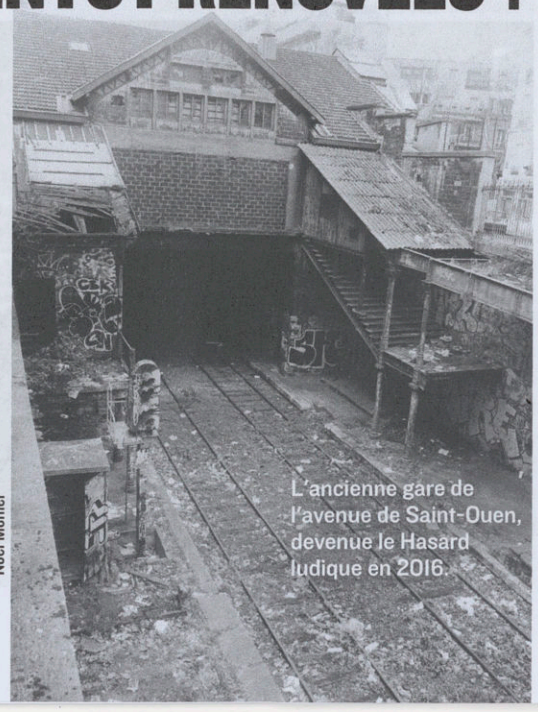
Quelque 1,5 km de rails plus loin se trouve la base de vie de l'association, située dans l'ancienne gare Ornano. On peut l'admirer côté voie ferrée mais sa façade, côté rue, est dissimulée derrière un fast-food et derrière l'ancien local de la banque LCL, occupé depuis janvier par une autre association de réinsertion, Halage.

La Petite Ceinture a été construite à partir de 1851, servant d'abord exclusivement au transport de marchandises puis ouverte aux voyageurs en 1862. C'est alors qu'on construisit des gares. La voie ferrée faisait alors le tour complet de Paris, soit 32 km. Jusqu'au début du XXe siècle, elle était très utilisée (38 millions de voyageurs en 1900) mais la création du métro lui a été fatale. En 1934, plus de transport de voyageurs, on fermait les gares.

Aujourd'hui, la Petite Ceinture ne tourne plus rond, tronçonnée par endroits. Certains avaient l'envie de la remettre en route mais on a préféré créer le tramway sur les Maréchaux. Elle n'est plus que coulée verte par endroits, ponctuée de quelques jardins et de ces jolies petites gares qu'on voudrait maintenant empêcher de s'écrouler tranquillement. ●

FLORIANNE FINET

Article paru en juillet-août 2008



Noël Monier

L'ancienne gare de l'avenue de Saint-Ouen, devenue le Hasard ludique en 2016.

QUE SONT NOS CINÉMAS DEVENUS ?

En 1955 il y avait 32 cinémas dans le 18e et 29 en 1965. Il y en avait encore 16 en 1985. Aujourd'hui ne subsiste que le Studio 28 et le Wepler.



Noël Monier

Le 30 juillet 1985 le rideau tombe définitivement sur l'écran du Barbès-Palace.



La façade modern style de La Cigale



Le cinéma des Abbesses



Le Capitole dans les années 50



Le Montmartre-Ciné en 1942



Le Nouveau Cinema, inauguré en 1911, au temps du muet.



Le Fantasio fermé en 1965.

Fargeas - BIFI/Collection Cinémathèque française

Tous nos cinémas n'ont pas disparu sous les coups des bulldozers ou des transformations mercantiles. Il reste, rue Tholozé, le vétéran, le Studio 28, qui tire son nom de son année de naissance, et place Clichy les huit salles du Pathé-Wepler (qui s'appelèrent autrefois Paris-Soir Clichy et Select-Pathé). Plusieurs autres ont survécu comme salles de spectacle, à l'exemple de la Cigale, du Trianon, ou du Divan du monde qui occupe la salle où vécut le cinéma Amsterdam-Pigalle. Hélas, tous les temples de l'image n'ont pas eu ce destin ! La plupart ont été détruits.

Drôles de transformations

Au lieu des salles aux noms évocateurs de luxe et de rêve, le Marcadet-Palace, l'Ordener-Palace, le Fantasia (boulevard Barbès), le Palais-Rochechouart, le Montréal (rue Marx Dormoy), le Capitole (place de La Chapelle), se dressent des immeubles modernes sans charme dont les rez-de-chaussée sont occupés par des boutiques. Qui reconnaîtrait, à la place du Castorama de la place Clichy, le Gaumont-Palace qui fut à un moment la plus grande salle de cinéma du monde ? Qui imaginerait un écran derrière le Frio rue Marcadet, l'Edi rue Ordener, le Codec boulevard Ornano ou le Franprix rue de La Chapelle ? Chaque quartier, presque chaque rue avait sa salle et son public...

Parfois une enseigne désuète, comme au Clignancourt-Palace (78 boulevard Ornano), ou une façade, comme au 7 rue Marx Dormoy ou au 43 boulevard Ornano, rappelle la destination première du lieu. Au 34 boulevard Barbès, le magasin de chaussures Kata a eu la jolie idée de conserver à l'intérieur la scène de l'ex-Barbès-Palace.

Sur le bd de Clichy, qui a compté jusqu'à dix salles, les cinémas aux noms de voyage, Colorado, Mexico, Agora sont réservées à la présentation et à la vente de cassettes X. Autre lieu, autre destin, unique en son genre celui-là : un des rares cinémas de la Goutte d'Or, le Myrha Palace, est devenu l'Église du Nazaréen, en gardant le balcon d'origine et la façade plate du cinéma.

Pour les fans de vieilles salles, il y en a encore une qui cherche une nouvelle vie : le Ritz, 8 boulevard de Clichy, qui projetait il n'y a pas si longtemps encore des films de karaté, affiche tristement 750 m² à vendre. Avis aux amateurs ! ●

DANIELLE FOURNIER

Article paru en novembre 1996

LE LOUXOR ROUVRE SES PORTES



Thierry Nectoux

La longue aventure de la rénovation et de l'extension du Palais du cinéma touche à sa fin.

Au carrefour Barbès, le Louxor nouveau arrive. Ce « Palais du cinéma » entièrement réhabilité doit ouvrir mercredi 17 avril avec accueil des associations de quartier, puis visite des lieux par les élus dans l'après midi, et par les gens du monde du cinéma en soirée.

Ils verront comment le Louxor a retrouvé son lustre, comment le décor à l'égyptienne, datant de sa construction en 1921, a été restauré à l'identique : mosaïques à l'extérieur et à l'intérieur bustes de pharaons en stuc, pochoirs représentant scarabées, fleurs de lotus et frises de jeunes filles de profil...

La grande salle (1 500 places à l'origine, 342 maintenant) a perdu un peu d'espace mais deux salles nouvelles ont été créées en sous-sol, de 140 et de 74 places.

Films grand public mais de qualité, et films d'art et d'essai : le Louxor mettra l'accent sur le cinéma méditerranéen. Des séances jeune public sont également prévues, ainsi que des animations et débats ouverts sur le quartier. Chaque mois, une université populaire y tiendra ses cours accessibles à tous. ●

MICHEL CYPRIEN

Article paru en avril 2013

LE MUSÉE D'ART JUIF CÉLÈBRE SON CINQUANTENAIRE ET ANNONCE SON DÉPART

Le musée du 42 rue des Saules, pour sa dernière exposition, nous montre la totalité de ses collections. Le 16 février, celles-ci rejoindront le nouveau Musée d'art et d'histoire du judaïsme qui va ouvrir au cœur du Marais.

Lancé en 1947 à l'initiative de rescapés de la Shoah, fondé officiellement en 1948 et installé depuis toujours à cet endroit, sur le versant nord de la butte Montmartre, ce musée associatif célèbre son cinquantenaire.
À cette occasion, il organise une grande exposition-jubilé. Pour celle-ci, le musée, qui vit très à l'étroit au troisième et dernier étage du centre communautaire le Merkaz, a obtenu la jouissance de deux pièces du second étage, doublant presque sa surface d'exposition et pouvant enfin présenter l'intégralité de ses collections, y compris ce qui dormait d'habitude dans ses réserves.
Ainsi, le Musée d'art juif tire-t-il en beauté sa révérence. Cette exposition est en effet la dernière. Le 16 février, il rangera ses collections, fera ses adieux à la rue des Saules et disparaîtra en tant que tel pour être intégré au nouveau Musée d'art et d'histoire du judaïsme réalisé en partenariat avec la Ville de Paris et le ministère de la Culture et qui va ouvrir fin 1998, au cœur du Marais, à l'Hôtel de Saint-Aignan (4e). La mise en valeur des collections y gagnera, rejoignant la prestigieuse collection Strauss-Rothschild du Musée de Cluny, des documents et des archives inestimables. Mais peut-être quelque chose d'unique, d'émouvant dans sa modestie, de convivial, sera perdu... ●

MARIE-PIERRE LARRIVÉ
Article paru en janvier 1998

LE 18E A SON PRIX LITTÉRAIRE

Le Prix Wepler a été décerné pour la première fois, dans la célèbre brasserie de la place Clichy. Une première sélection de douze romans avait été effectuée, parmi lesquels les neuf membres du jury ont choisi la gagnante.

C'est Florence Delaporte qui est la lauréate du premier Prix Wepler, décerné le 23 novembre, pour son roman *Je n'ai pas de château*, édité par Gallimard. En plus du chèque de 35 000 francs, elle a désormais table ouverte au Wepler, et La Poste enverra gratuitement son ouvrage.

Florence Delaporte habite Limoges. « *Le peu que j'ai vécu à Paris, c'était dans le 18*e, nous a-t-elle dit. *Je porte cet arrondissement dans mon cœur et c'est une raison de plus pour laquelle je suis heureuse d'avoir reçu ce prix.* »

«Dans librairie, il y a libre»

Le Prix Wepler est le fruit d'une belle et riche rencontre entre Marie-Rose Guarnieri, libraire à la librairie des Abbesses et Michel Bessières, directeur du Wepler, aidés financièrement par la Fondation La Poste. Il a fallu beaucoup d'enthousiasme, d'énergie, de détermination, et aussi un grand souci d'indépendance à l'égard des pressions éditoriales et médiatiques, un grand souci de transparence. « *Dans librairie il y a libre* », dit Marie-Rose Guarnieri. Le Prix Wepler, ce n'est pas un prix de plus dans le microcosme parisien. Il s'agit ici de renouer avec la tradition littéraire de Montmartre. Michel Bessières rappelle que dans son établissement sont venus s'asseoir nombre d'écrivains : outre Henry Miller, il y a eu Verlaine, Max Jacob, Marcel Aymé et bien d'autres.

Le jury n'est pas un jury mondain, ni un rassemblement d'hommes issus du petit monde littéraire, mais un panel de vrais lecteurs : deux libraires, un chirurgien, une agente de maîtrise de La Poste, un réalisateur de films, une étudiante, deux journalistes, un animateur-poète.

Et ce sont 400 personnes qui sont venues le 23 novembre, dans l'ambiance chaleureuse du Wepler, pour applaudir Florence Delaporte, la première lauréate. Ce ne sera pas la dernière, soyons-en sûrs : longue vie au Prix Wepler ! ●

ROSE PYNSON
Article paru en décembre 1998

GOGOL PREMIER, VAMPIRE PUNK ET VÉGÉTARIEN

Le chanteur, précurseur du punk français, habite la Goutte d'Or depuis les années 1980. Il sort son 13e album et vient d'entamer sa tournée.

Dans une cave rue Polonceau, ou plutôt un capharnaüm, on se faufile entre les collections de micros, d'amplis, de cercueils, un squelette humain pendu au plafond ou encore ce robot géant de 2 m de haut. « *C'est mon Gogoldorak*, précise, hilare, le maître du lieu. *Et tout le reste, ce sont mes décors de scène que je stocke ici* ». Bienvenue au studio Vampire chez Gogol 1er, vétéran du punk des années 1980, qui vient de signer son 13e album.

À 60 ans passés, M. Gogol reste tel qu'en lui-même : un artiste désinvolte et décontracté qui joue avec facétie de son image gothique, intégralement vêtu de noir, le visage fardé de blanc et des veinules dessinées sur son crâne rasé. Le visage amène et les yeux rieurs, il a conservé l'énergie et la tendresse de ses premières années lorsqu'il imposa, « *six mois avant le premier disque de Bérurier noir* », le mouvement punk en France. « *Mon premier album est devenu disque d'or avec les années, on dit souvent qu'avec le temps tout s'en va, mais c'est peut-être le contraire.* » Notre homme se fait philosophe, version déconneur.

Punk gothique à la Goutte d'Or

Voici plus de 30 ans qu'il réside à la Goutte d'Or. Marié, père de deux enfants, ce Parisien de naissance — originaire du 14e — ne voit à présent aucune raison de déménager. Ici, il apprécie particulièrement la présence des artistes. « *J'étais voisin d'Alain Bashung, alors qu'il était déjà malade, je lui avais proposé des chansons. Mais il nous a quittés trop tôt, et j'ai repris ces morceaux dans mon répertoire.* »

« *La jeunesse, c'est dans la tête* », assure-t-il, attablé à La Chope où il commande un Perrier. On est loin du mythe destroy façon Sex Pistols. Ce serait même le contraire, l'homme ne boit plus, ne fume plus, il pratique le yoga ... En fait, Gogol 1er, Jacques Dezandre à l'état civil, offre un mélange étonnant d'énergie juvénile et de discours d'un homme de son âge et de son temps. Comme s'il était dans *Psychologies magazine*, il parle de lâcher prise, massage, bien-être; il est végétarien en réaction au mauvais traitement des bêtes à viande et s'élève contre la corrida dans un titre de *Médium*, son dernier album. Il n'en oublie pas pour autant le collectif, comme lors de ses prises de parole pour défendre les droits des artistes, ou, à l'occasion, pour laisser transpirer son amour intact pour l'anarchie.

Provoc et loufoque

Gogol 1er aime les agitateurs, la provocation. Son modèle d'homme serait plutôt le professeur Choron, qu'il a connu dans sa vingtaine alors qu'il tenait la chronique rock à *Hara-Kiri*. « *Choron et les autres ont bercé ma jeunesse, ce sont eux qui ont préparé Mai 1968.* » Aujourd'hui, Jacques Dezandre est heureux de retrouver la scène. Après ses concerts au Zèbre de Belleville fin février, il est reparti sur les routes pour combler un public fidèle et friand de ses morceaux où se mêlent rock français de bonne tenue et mise en scène loufoque et comique. La scène est son véritable moteur, car Gogol 1er a la tête et le cœur sur les épaules.

Il a raison : l'âge, c'est dans la tête. ●



Tessa Chéry

STÉPHANE BARDINET
Article paru en mars 2018

LE FEUILLETON DE LA COMMUNE EN BD

Nuit du 18 mars 1871. Deux bataillons de ligne, 4 000 hommes, avancent en tapinois dans la nuit parisienne, montant vers la butte Montmartre pour s'emparer des canons de la Garde nationale (c'est-à-dire du peuple) et les livrer à Monsieur Thiers. Un cri : le garde national Turpin lance l'alarme. Il tombe mortellement blessé, mais les gens accourent.

Louise Michel et Clémenceau sont là. Le peuple s'interpose, il ne laissera pas prendre ses canons. Le général Lecomte donne l'ordre de tirer dans le tas. Les soldats n'obéissent pas. Crosse en l'air, ils fraternisent et... c'est le début de l'insurrection, le début de la Commune de Paris. C'est également le début du *Cri du peuple*,



une bande dessinée réalisée par Jacques Tardi, adaptation du roman de Jean Vautrin écrit en 1999. C'est un roman historique, où passent des personnages bien réels de l'Histoire, mais c'est aussi un roman dans le style des feuilletons du XIXe siècle. Aussi Tardi a-t-il décidé d'y consacrer un triptyque. Le premier volume vient de sortir, intitulé *Les Canons du 18 mars*, il sera suivi d'un second, *L'Espoir assassiné*, puis d'un dernier, *Le Testament des ruines*.

Ami de Vautrin, épris comme lui du souffle libertaire, Tardi illustre à merveille ce roman et croque le vieux Paris comme il le faisait si bien dans son *Adèle Blanc-Sec* ou dans ses adaptations des polars de Léo Malet. Les moulins de Montmartre, les ruelles, les vieux cimetières, et le sommet de la Butte, une esplanade pelée dominant Paris sans que le Sacré-Cœur lui fasse encore de l'ombre. Tout cela sort magnifié en noir et blanc profond, tandis que tringlots, argousins, biffins, truands, titis et tout le peuple de la ville vivent la passion de la Commune. ● MARIE-PIERRE LARRIVÉ

Article paru en décembre 2001

LE MUSÉE DE L'ÉROTISME

À Pigalle, entre un cabaret porno et une friterie, un musée très spécial vient d'ouvrir. Tout un immeuble consacré à « l'érotisme figuré », pas moins de sept étages pour atteindre, qui sait, le septième ciel.

Je serais intéressé par des pendentifs de Satan, vous en avez ? » Ce curieux-là a dû se tromper d'adresse. Même si le Musée de l'érotisme dans lequel il vient d'entrer compte nombre d'objets relatifs à la religion. Inauguré le 6 novembre dernier, l'établissement est l'initiative de trois passionnés : Joseph Kalifa, Alain Plumet et Alain Rose. Ce dernier, artiste, a créé 50 des 2 000 pièces exposées dans le musée. Il explique : « *Il existe de nombreux musées de ce genre dans le nord de l'Europe, en Belgique, au Danemark, aux Pays-Bas...il n'y en avait pas à Paris alors on s'est dit que ce serait bien d'en monter un ici, à Pigalle.* »
Alain Plumet, lui, c'est l'érudit du musée. Il a sillonné le monde pour rapporter une bonne partie des objets exposés et connaît l'histoire et la signification de chacun. « *Je suis allé en Afrique, en Amérique latine, en Inde... dans des sociétés qui n'ont pas ces tabous judéo-chrétiens sur le sexe* », nous dit-il. Mieux vaut en effet laisser son innocence à l'entrée.

Un spermatozoïde de footballeur

Le sexe masculin est omniprésent, de toutes les couleurs, de toutes les tailles, dans toutes les situations. « *Le culte du phallus,* continue Alexandre Plumet, *existe depuis l'âge de pierre. Par contre celui du sexe féminin est quasi inexistant. On a considéré très longtemps que la fécondité venait de l'homme. Et que la femme était un être de moindre importance.* » Au-delà du religieux, une foule d'objets intrigue, comme ces bijoux d'anus créés par Julian Snelling, orfèvre qui travaille également pour la haute couture. Ou ces tambours africains à fente qui représentent le corps d'un homme et son sexe. Les maîtres des lieux précisent : « *Le musée va encore évoluer. Certaines pièces n'ont pas encore été installées.* » Comme cette nymphe chevauchant un fascinus (représentation du phallus, avec des pieds de bouc et une queue de chien).

Bref, sur 1 000 m², le musée présente objets d'artisanat du début du siècle et créations artistiques récentes, voire des pièces habituellement interdites à l'exportation (certains mandalas indiens). Deux étages sont réservés aux expositions temporaires. Actuellement on y trouve des pièces de l'argentin Reinaldo avec cette élégante sculpture de bois intitulée « *Le spermatozoïde footballeur qui donne un coup de tête à la pilule* », ou les dessins plus violents du japonais Hayashi (bondage et torsions du corps féminin). Ces derniers suscitent de virulentes critiques. Et Alain Plumet précise : « *Ce qui est exprimé là est terrible, mais c'est d'une qualité graphique excellente. Vous savez bien que les artistes expriment ainsi leurs anges et leurs démons. C'est leur thérapie.* » ●

SANDRA MIGNOT

Article paru en décembre 1997

LMP : LE SPECTACLE PEUT CONTINUER

Le seul théâtre de la Goutte d'Or va pouvoir vivre plus sereinement.

La décision était très attendue : la Ville de Paris a préempté l'immeuble où le théâtre s'est installé, en 1968. Il était à nouveau menacé par la mise en vente des bâtiments des 35 et 37 de la rue Léon par le propriétaire, la holding Zaka. Les crises ont été nombreuses, depuis dix ans et en particulier depuis que la compagnie Graines de soleil a repris en 2014 le théâtre. *« Nous avons beaucoup d'ambition, de projets pour le théâtre, la Mairie connaît notre travail et l'apprécie. »* se réjouit Julien Favart, comédien et metteur en scène, directeur du LMP. En effet, en annonçant la préemption, la Ville de Paris souhaite s'engager *« pleinement aux côtés des acteurs culturels pour sauvegarder ce bâtiment historique et maintenir son ambition culturelle. »* Cet ancien lavoir construit en 1850 a besoin de travaux d'isolation thermique. Ils devraient s'élever à environ un million d'euros mais permettraient d'utiliser davantage le lieu. Il reste à concevoir un statut juridique pour le théâtre afin de préciser ses relations avec la Mairie. Des discussions sont en cours mais la situation sanitaire et les contraintes qui s'appliquent aux lieux culturels compliquent les rencontres...



Thierry Nectoux

Des difficultés fortement ressenties par ce petit théâtre de 70 places pendant le confinement et qui pourraient se prolonger si les mesures de distanciation sont remises en vigueur dans les zones rouges ! Pour le moment, l'équipe de Graines de soleil se concentre sur la nouvelle saison car, selon le directeur, les travaux ne devraient pas commencer avant un an puis, sous la conduite du bailleur social choisi, s'étaler sur une année encore. ● ANNIE KATZ

Article paru en septembre 2020

« DANS LE 18E, TU ENTENDS QUINZE MUSIQUES SE MÉLANGER AU GRÉ DES FENÊTRES OUVERTES »

Hoodoo, formation musicale aux sonorités colorées et multiples, sort son premier disque. Ses cinq membres travaillent la musique noire sous toutes ses formes. Nous avons rencontré les deux leaders du groupe.

Sulaiman Hakim, né à Los Angeles, pratique le saxophone, la clarinette, la flûte, et il chante. Chris Henderson, de Philadelphie, est spécialiste de la batterie et des percussions. Ils ont longtemps mené leur carrière indépendamment. L'un travaillant avec le chanteur de blues Luther Allison, Salif Keita ou encore Tango do Brazil. L'autre s'illustrant aux côtés de Patricia Kaas, Ed Blackwell, Sun Ra. Ils se sont rencontrés en 1974, quelques années avant de débarquer en France. Leur point commun : un intérêt et une recherche constante autour de toutes les formes de la musique noire.

Avec trois autres musiciens, ils forment le groupe Hoodoo, qui signifie l'esprit, l'essence de tout. Le travail de ce groupe associe toutes les musiques dérivées ou originaires d'Afrique : jazz, gospel, blues, zouk, makossa, musique caribéenne, brésilienne.

Un petit centre culturel

Chris et Sulaiman ont multiplié les voyages ces huit dernières années, mais ils ont choisi d'habiter Paris. Pour eux, notre capitale est plus proche de l'Afrique que toute ville des États-Unis. Mais surtout, ces artistes américains se sont établis à Paris pour profiter d'une certaine richesse musicale : « *Ici,* précise Chris, *c'est un point de rencontre de toutes les musiques noires. On trouve tous les styles, toutes les influences, concentrés sur le territoire d'une ville.* » Quant au 18e, où réside Sulaiman Hakim, « *c'est un petit centre culturel dans le grand centre culturel.* » Le saxophoniste, arrivé un peu par hasard dans le quartier de la Goutte d'Or, ajoute : « *Dans le 18e tu entends quinze musiques en même temps. D'un appartement à l'autre les sons se mélangent au gré des fenêtres ouvertes. C'est un son permanent, mélangé, qui fait la richesse culturelle de cet arrondissement.* »

Un Américain de Harlem et une Zaïroise

Leur premier album va sortir en mai, après 20 ans de recherches et d'expériences interculturelles. Les paroles, écrites en grande partie par Sulaiman, évoquent différents thèmes du passé comme du présent ou de l'avenir. Depuis l'histoire des descendants de l'Afrique noire, jusqu'au message de paix et de foi en l'avenir, en passant par l'évocation de l'amour ou celle des guerres. L'un des titres, *Juba*, conte l'histoire, fictive, d'un enfant né dans le 18e. Fils d'un Américain de Harlem et d'une Zaïroise, il évolue entre les deux cultures et partage son temps entre Tati et MacDonald's. Son rêve : devenir président du Zaïre. ●

SANDRA MIGNOT

Article paru en mai 1997

LE MONTMARTRE D'AMÉLIE POULAIN

Le nouveau film de Jean-Pierre Jeunet s'affirme comme l'événement de ce printemps.

Habitant du quartier des Abbesses, Jean-Pierre Jeunet n'a eu qu'à traverser la rue Lepic pour trouver le décor principal de son nouveau long métrage : le café des Deux Moulins, situé à l'angle de la rue Cauchois. Amélie Poulain, l'héroïne du film incarnée par Audrey Tautou, n'a pas eu une enfance heureuse : sa mère est morte sous ses yeux, écrasée sur le parvis de Notre-Dame par une québécoise suicidaire, son père lui préfère un nain de jardin. Quant à son seul ami d'enfance, un poisson rouge, il a préféré retourner dans des eaux plus joyeuses.

Inclassable et délirant

Vous l'aurez compris, *Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain* n'est pas une œuvre réaliste. Cela ne surprendra guère les connaisseurs de l'œuvre de Jean-Pierre Jeunet. Avec son complice Marc Caro, il a signé des longs métrages aussi inclassables et délirants que *Delicatessen* ou *La Cité des enfants perdus* avant de partir, seul, à Los Angeles mettre magnifiquement en images *Alien, la résurrection*.

Après cette expérience hollywoodienne, Jeunet avait envie de refaire un film à Paris et plus particulièrement à Montmartre où se déroulait déjà l'un de ses premiers courts métrages, *Le Manège* (César du meilleur film d'animation en 1981). Pour la première fois de sa carrière, Jeunet voulait tourner en décors naturels, loin des studios où il peaufinait ses précédentes réalisations.

Cinq mois de tournage

Le tournage qui a duré près de cinq mois a impressionné les Montmartrois, pourtant habitués à la présence d'équipes cinématographiques. Par sa durée, bien sûr. Mais aussi par l'ampleur du déploiement de moyens humains et techniques.

Jeunet a tenté de respecter au plus près la topographie des lieux. Jusque dans ses plus petits détails. Ainsi, il manque bien une oreille au cheval de l'enseigne de la boucherie chevaline de la rue Lepic. Il y a toutefois quelques petites entorses à cette règle. En descendant la rue Lepic, on devrait logiquement se retrouver devant le métro Blanche. Par la magie du montage, l'entrée de la station est celle du métro Lamarck-Caulaincourt, bien plus intéressante d'un point de vue cinématographique. Car, citant le cinéaste japonais Kurosawa, Jeunet tient à ce que « *chaque plan soit comme un tableau* ». Et, de ce point de vue, la réussite du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain* est totale. ●



Nicolas Gallon

SYLVAIN GAREL

Article paru en mai 2001

Et le Sudden tira sa révérence...

L'ancien Sudden Théâtre s'appelle maintenant Théâtre des Béliers parisiens. Une équipe de jeunes comédiens a acheté la salle.

Raymond Acquaviva, propriétaire du Sudden Théâtre, cherchait depuis quelque temps déjà à s'en séparer. Quelle délicieuse aubaine pour les Béliers, ce quatuor hétéroclite de trentenaires qui a vu le jour il y a sept ans au festival off en Avignon, en y investissant le Théâtre des Béliers. Sept années où les succès succédèrent aux succès, où la comédie sous toutes ses formes devint une addiction pour eux. Épris de théâtre, amoureux des planches, Arthur Jugnot, Frédéric Thibault, David Roussel et Florent Bruneau voulaient pérenniser leur travail sur Paris et c'est pour cette raison qu'ils ont repris le Sudden.

Arthur Jugnot, fils de Gérard (on ne doit rien vous cacher), acteur trépidant, metteur en scène boulimique et producteur avisé, pensait, avec ses copains, qu'Avignon ne suffisait plus, qu'il fallait créer une nouvelle dynamique tout en restant attaché à l'image porteuse des Béliers. Ils ont donc posé leurs valises dans le 18e, dans un quartier qu'ils ne connaissaient pas, dans un théâtre, où depuis leur arrivée, la rénovation bat son plein.

Programmation éclectique

Car Frédéric, David, et Florent, comédiens eux aussi, sont également les hommes de l'ombre d'où est issue la lumière, organisant la publicité, la communication et le reste... L'électricité et le plateau technique ont été rénovés en entier. L'entrée est devenue plus conviviale. L'enseigne ne nous fait plus hésiter, c'est bien là que ça se passe. Même au cours des travaux, le théâtre a eu droit de cité : tout le mois de septembre, à raison d'une pièce par soirée, vingt-cinq spectacles emblématiques de la programmation des Béliers d'Avignon furent repris.

Et maintenant ? « *On va monter des spectacles que l'on aime, en restant dans un domaine éclectique qui nous a réussi jusqu'à aujourd'hui : la comédie populaire, l'humour, la comédie musicale... sans oublier des spectacles pour enfants,* explique Arthur Jugnot. *Nous voulons faire partie de la lignée des théâtres parisiens qui font durer une pièce, qui restent longtemps sur un spectacle.* » ●

MICHEL CYPRIEN

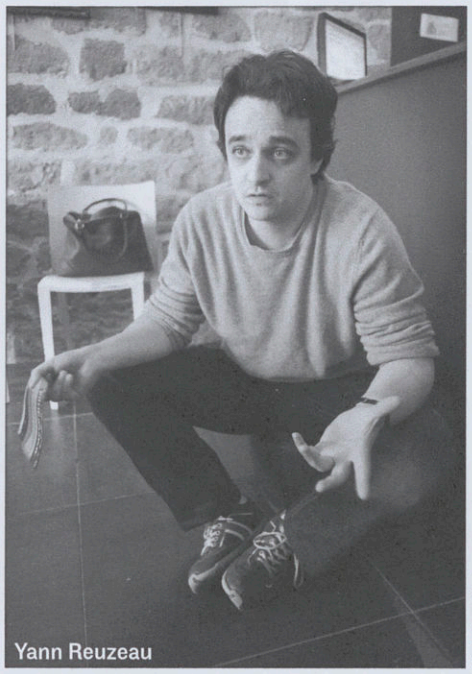
Article paru en movembre 2012

RUE VÉRON
LA MANUFACTURE DES ABBESSES

Comment Sophie et Yann ont réussi à créer leur théâtre pour y faire vivre la création contemporaine.

En 2004, Sophie et Yann, deux jeunes artistes à la recherche d'un lieu pour monter des spectacles, sont tombés amoureux de l'endroit. Ils l'ont transformé en un espace vivant et chaleureux, tourné principalement vers la création théâtrale contemporaine, qui a réussi en peu de temps à fidéliser un public et à se faire reconnaître par la profession.

La salle, de belles proportions, peut accueillir 120 spectateurs installés dans de larges fauteuils de velours rouge. Dans le vestibule, on peut prendre un verre et quelques douceurs avant et après le spectacle. Le pari, pourtant, n'était pas sans risques. La concurrence est rude. Sur les pentes de la Butte, on ne compte pas moins d'une dizaine de théâtres, dont deux institutions prestigieuses, l'Atelier et le Théâtre des Abbesses (Théâtre de la Ville) qui ne sont qu'à quelques enjambées.


Yann Reuzeau

Christian Adnin

Ouvert en novembre 2006

L'aboutissement du projet doit beaucoup aux talents et à la détermination de ses deux instigateurs. Sophie Vonlanthen est comédienne. C'est à New York que sa vocation s'est affirmée lorsqu'elle a suivi les cours de l'institut Lee Strasberg, un ancien de l'Actor's Studio, et qu'elle a lu et rencontré des auteurs américains, John Patrick Shanley et Jordan Beswick, qui l'ont durablement marquée. Yann Reuzeau, lui, a commencé par l'écriture. À partir de 1996, il monte sur les planches, abordant aussi bien les auteurs classiques que le répertoire contemporain, et tourne dans plusieurs films. En 2001, il met en scène sa première pièce, *La Secte*. Sophie en est l'une des interprètes. Tous deux partagent le même désir de faire vivre les auteurs d'aujourd'hui. Ils s'associent au sein de la compagnie Sylsyl avec laquelle ils créent à Avignon *Quatre chiens sur un os* de John Patrick Shanley. Ce spectacle sera repris à Paris pendant sept mois.

Questions d'aujourd'hui

En novembre 2006, une nouvelle aventure commence. La Manufacture des Abbesses ouvre ses portes après deux ans de travaux, pour lesquels Sophie et Yann n'ont bénéficié d'aucune aide publique. C'est avec la seconde pièce de Yann, *Les Débutantes*, une comédie dramatique sur les nouvelles formes de prostitution, que démarre la saison. Le succès est au rendez-vous. Une dynamique est lancée, fragile certes, mais prometteuse.

Les clés de la réussite ? Une programmation cohérente et exigeante, dont l'ambition est de faire découvrir des auteurs, des textes qui se font l'écho de problèmes et questionnements actuels : la précarité qui peut mener à la prostitution, la difficulté à assumer ses désirs, à communiquer avec l'autre, à vivre une histoire simple, le poids de la mémoire, la place de la famille, l'écologie. On est dans l'air du temps sans jamais tomber dans l'anecdotique. Un ancrage dans l'arrondissement. « *Nous commençons à être vraiment suivis par les habitants du quartier* », assure Sophie Vonlanthen. Il faut dire que le prix des entrées reste raisonnable et qu'à La Manufacture on joue plus la complémentarité que la concurrence avec les autres théâtres de l'arrondissement. Il s'agit, poursuit Sophie, de « *rendre l'expérience théâtrale plus stimulante et accessible* ». ●

ROSE PYNSON ET DOMINIQUE DELPIROU

Article paru en avril 2008

UNE NOUVELLE MAISON D'ÉDITION AU CŒUR DE LA GOUTTE D'OR

Elle porte le nom du quartier où habitent ses trois fondateurs. Le premier ouvrage, *Steak machine*, est sorti en librairie le 2 février.

Les jeunes créateurs des éditions Goutte d'Or ont suivi des parcours variés et très complémentaires, bien adaptés pour monter un tel projet. Clara Tellier Savary est chef d'édition à *Courrier international*. Geoffrey Le Guilcher, journaliste indépendant, a travaillé aux *Inrockuptibles* et collabore à *Mediapart*, *Le Canard enchaîné*, *Streetpress*, *Les Jours* et *la revue XXI*. Johann Zarca est écrivain ; repéré grâce à son blog Le Mec de l'Underground, il a publié son premier roman en 2013. Tous les trois aiment « *se laisser traverser par les univers qu'ils traversent* ».


Clara Tellier Savary

Thierry Nectoux

Machine à broyer

Cette maison d'édition annonce deux collections : l'une de reportage, l'autre de fiction. La première emprunte ses codes à la narrative non fiction anglo-saxonne, à la littérature du réel. C'est du journalisme immersif. La seconde collection sera consacrée à des ouvrages empruntant au réel des univers existants et racontant des histoires aux personnages inventés dont la ressemblance avec des personnes ayant existé est purement fortuite.

Avant d'entamer la lecture de *Steak machine*, le premier ouvrage paru le 2 février, écrit par Geoffrey Le Guilcher, on a en mémoire les vidéos de L214 : cette association spécialisée dans l'introduction de caméras cachées dans les abattoirs. Là, il est question « *de ces hommes en combinaison tâchée de sang qui pendent les bêtes à des crochets* ». C'est un livre social. Pour mener son enquête dans ce monde clos des abattoirs, Geoffrey s'est fait embaucher pendant cinq semaines. Il raconte la souffrance physique et psychologique, la précarité, les cadences.

On a hâte de découvrir les prochaines perles de ces nouveaux éditeurs. Un second ouvrage doit paraître en juin : *On ne naît pas grosse*, de Gabrielle Deydier. Le troisième est prévu pour septembre : *Paname Underground*, sous la plume de Johann Zarca.

La communication de cette maison d'édition s'annonce originale, avec des actions de type affichage sauvage avec des blouses blanches et des masques d'animaux, des vidéos teasers diffusées sur les réseaux sociaux, des happenings, « *pour faire vivre nos bouquins, avant, pendant, et après.* » ●

SOPHIE ROUX

Article paru en février 2017

LES TROIS MOUSQUETAIRES





À gauche, Jean-Yves Rognant et à droite Noël Monier

Christian Admin x2

En novembre 1994, Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant lançaient *Le 18e du mois*. Portraits croisés.

Cela se passait en 1994, à une époque que les moins de 30 ans ne peuvent imaginer. Internet n'avait pas encore pénétré notre quotidien. Il y avait des cabines téléphoniques et des cartes du même acabit. On comptait en franc. Le maire du 18e était le giscardien Roger Chinaud et Jacques Chirac régnait sur Paris. Le pays était dirigé par un Premier ministre pompidolien Édouard Balladur sous l'autorité du président François Mitterrand rongé par la maladie. À cette époque, le 18e, comme d'autres arrondissements, manquait d'oxygène. Pas assez d'informations sur les grands choix municipaux, pas de place reconnue aux associations, des lieux de convivialité et de débats largement insuffisants, sans oublier des plans de circulation centrés autour de la bagnole…

En 1994, trois personnes vont unir leur expérience et leur carnet d'adresse pour bousculer le train-train du 18e. Unis par une volonté de donner une place à l'expression citoyenne (ce n'était pas alors très tendance), ils avaient rameuté leurs copains et connaissances de l'arrondissement pour réfléchir à un projet de journal. Mais qui sont ces trois fondateurs de ce futur journal ?

Des personnalités engagées

Commençons par Marie-Pierre Larrivé. Cette journaliste de l'Agence France presse (AFP), spécialiste des questions d'éducation et de… BD est une personnalité très iconoclaste, toujours la clope au bec. Derrière son apparence… déconcertante (des tongs en plein hiver !), sa liberté de ton, se cachait une grande professionnelle de l'information, férue d'actualité culturelle, toujours en train de fureter et surtout, privilège des « agenciers », capable de « pisser de la copie », autrement dit d'écrire très rapidement un article.

Le second fondateur, c'est le compagnon de Marie-Pierre, Noël Monier. Issu d'un milieu populaire (il parlait souvent de sa mère femme de ménage), il était devenu un journaliste en vue, à la culture encyclopédique, qui avait travaillé pour le *France-Soir* de la grande époque quand ce quotidien populaire dirigé par Pierre Lazareff tirait à un million d'exemplaires. Il avait couvert le « joli mois de mai 68 » à cent à l'heure, un jour à Saint-Nazaire, un autre au Quartier latin, quelques heures plus tard à Matignon. Et puis, c'était un syndicaliste expérimenté élu secrétaire général du syndicat des journalistes CFDT. Il avait connu quelques grands patrons de la presse à qui il avait mené la vie dure. C'était un homme intransigeant, pétri de valeurs humanistes et aimant transmettre son histoire déjà longue (il avait alors la soixantaine).

Le dernier de la bande est, en fait, celui qui a permis la convergence de plusieurs cercles de relations. Jean-Yves Rognant, aîné d'une famille populaire bretonne échouée en région parisienne, pouvait passer des heures entières au téléphone ou dans un café à motiver les uns ou les autres, ou à mettre de l'huile dans les rouages. Il avait vécu Mai 68 à Grenoble, où il avait étudié les sciences politiques. Plus tard, il avait atterri à la CFDT – où il avait connu Noël – chargé des questions politiques et de société. Ensuite, il s'était retrouvé au ministère du Travail, responsable des publications. Pour être tranquille, il signait ses articles du nom de sa grand-mère Sparfel. Malgré sa santé fragile, Jean-Yves était super-actif, soutenant de nombreuses causes et militant chez les Verts.

> Bousculer les choses et donner à voir la diversité de l'arrondissement et la pluralité des points de vue.

Trait d'union entre les citoyens

Entre les univers des uns et des autres, entre ces diverses générations, la convergence n'était pas gagnée d'avance. Parmi la vingtaine de personnes qui se sont réunies au printemps 94 à de nombreuses reprises, il y avait des journalistes et des non-journalistes (cela n'a pas changé), un tiers de femmes, des anars, des socialistes, des écolos et des citoyens sans étiquette (j'étais, pour ma part, un jeune journaliste pigiste, tout juste père). Ce qui unissait tout ce petit monde, c'était la volonté de bousculer les choses et de donner à voir la diversité (sociologique, ethnique) de l'arrondissement et la pluralité des points de vue.

Après des semaines d'échanges (souvent dans l'appartement de Jean-Yves) fut prise la décision de rédiger un manifeste qui scellait la « ligne » de cette publication, indépendante de tous les pouvoirs et écrite par les habitants de l'arrondissement. « Le 18e du mois *sera un trait d'union entre les citoyens, les associations, les quartiers pour nous informer et nous émouvoir car la ville, la vie est d'abord émotion, et nous en faisons partie* », peut-on y lire.

Pour sortir du bois, un quatre pages est rédigé pour présenter un mini *18e du mois* et lancer la souscription. Chacun des signataires du manifeste avait donné au moins 50 francs pour financer ce numéro zéro. Pour la réalisation de la maquette, nous avions opté pour un format atypique et le noir et blanc (moins cher et esthétique). En novembre 1994 était lancé le numéro 1, qui faisait seize pages et qui titrait sur le plan de protection du site de Montmartre.

Mais que sont devenus les trois fondateurs ? Jean-Yves, très handicapé par des problèmes respiratoires, dut quitter son 18e quatre ans après le lancement de son « bébé » pour vivre dans les Alpes-de-Haute-Provence où il a milité jusqu'à son décès en 2004, à seulement 58 ans. En mai 2013, Noël Monier est décédé d'un cancer à l'âge de 79 ans. Jusqu'à son dernier souffle, il a écrit pour *Le 18e du mois*, notamment pour cette rubrique histoire qu'il a animée au fil des 200 numéros. Quelques mois plus tard, sa compagne Marie-Pierre Larrivé était également emportée par la même maladie, à l'âge de 72 ans.

À ce moment-là, le journal a un peu vacillé car Noël et Marie-Pierre portaient le journal depuis tant d'années. Mais la continuité fut assurée par plusieurs bénévoles emmenés par la rédactrice en chef Nadia Djabali, digne héritière des fondateurs, qui fut également emportée par le cancer en 2020, quelques jours avant l'arrivée du Covid. ●

NOËL BOUTTIER